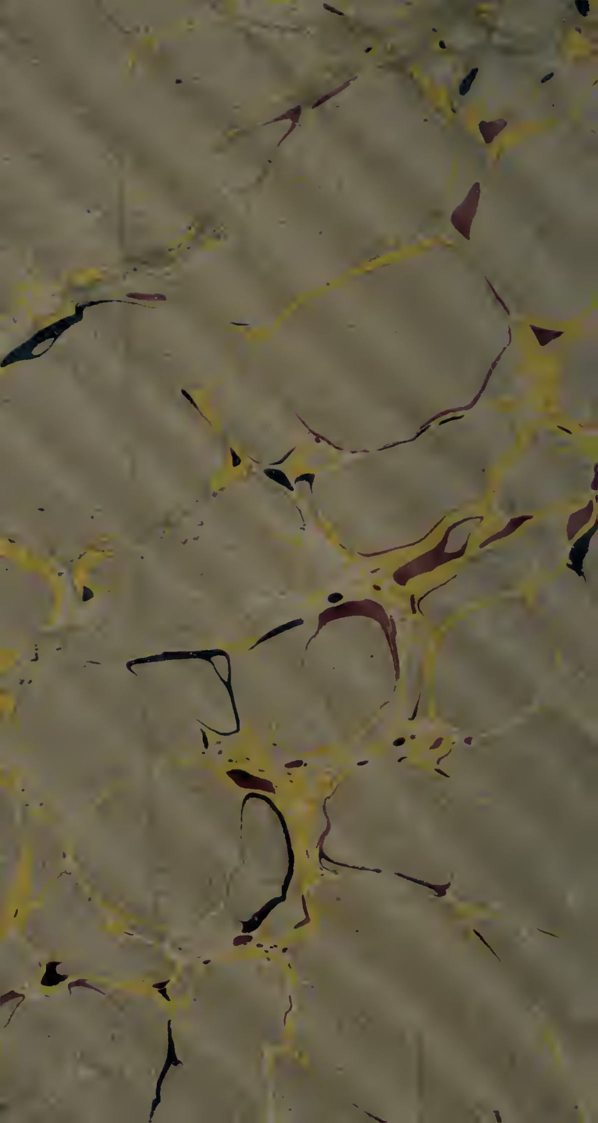
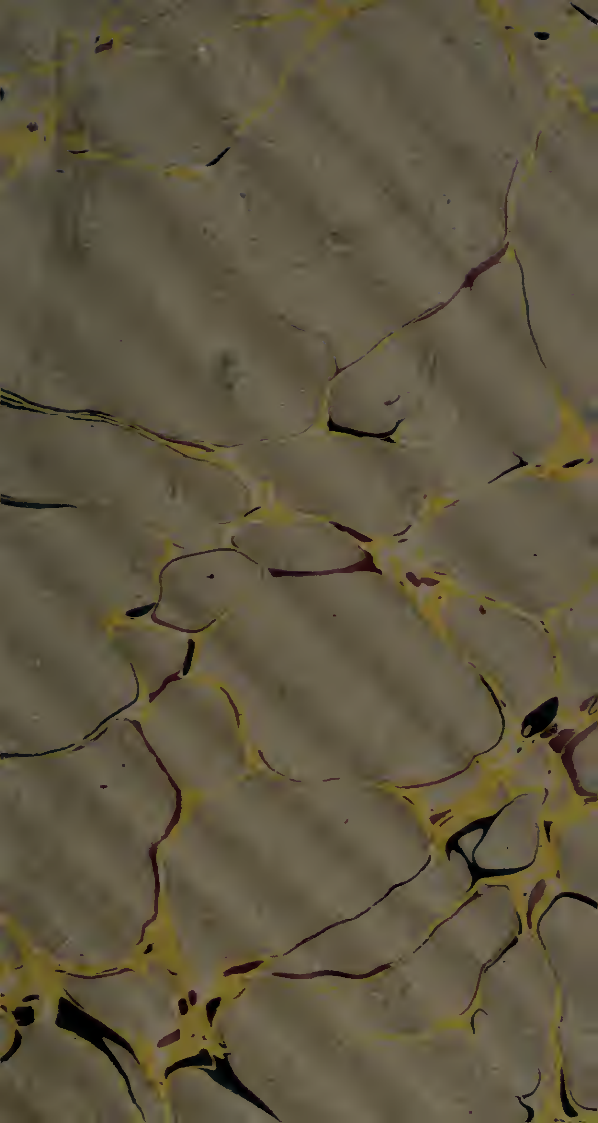

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY







THÉATRE

DE

FRANÇOIS COPPÉE

1869 — 1872



THÉATRE

DE

FRANÇOIS COPPÉE

1869—1872

Le Passant. — Deux Douleurs.
Fais ce que dois. — L'Abandonnée.
Les Bijoux de la délivrance.



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

LE PASSANT

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS

Représentée pour la première fois sur le théâtre de l'Odéon le 14 janvier 1869.



A MADEMOISELLE AGAR

Mademoiselle,

Après avoir remercié la direction de l'Odéon de l'excellent concours qu'elle m'a prêté et avoir joint mes applaudissements à ceux du public pour Mlle Sarah Bernhardt, qui a bien voulu donner au rôle de Zanetto le prestige de ſon exquiſe beauté blonde et de son talent plein d'élégance et de grâce, je veux dire encore ici tout ce que vous doit cette fugitive fantaisie d'un poëte. Je veux que tous ceux qui s'intéresseront à cette œuvre légère sachent avec quelle bonté vous l'avez accueillie, avec quel dévouement vous avez aplani la route qui la séparait de la scène, avec quelle ardeur de grande et généreuse artiste enfin vous avez étudié, réalisé, créé cette figure de

Silvia qui, grâce à vous, apparaît au spectateur si magnifiquement belle et si noblement pathétique.

Permettez-moi donc, Mademoiselle, de vous dédier cette comédie, comme un faible témoignage de l'admiration et de la reconnaissance

de votre très-respectueux et très-dévoué serviteur et ami,

FRANÇOIS COPPÉE.



LE PASSANT

PERSONNAGES :

ZANETTO. . . . Mlle SARAH BERNHARDT.
SILVIA. . . . . . Mlle AGAR.

(Renaissance italienne.)



LE PASSANT

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS

Un paysage lunaire. A droite, une maison de plaisance avec une rampe en pente douce qui descend sur le devant du théâtre. Un vieux banc. Au fond, Florence vaguement aperçue. Le ciel est plein d'étoiles.

SCÈNE I.

SILVIA, *seule.*

Silvia, en déshabillé blanc, est accoudee sur la rampe de la terrasse, et contemple, rêveuse, le paysage.

Que l'amour soit maudit ! Je ne puis plus pleurer.

Elle descend lentement la pente douce.

J'ai passé ma jeunesse à me faire adorer.
Je suis la froide et la méchante souveraine.

Tous, ils baisent ma main comme une main de reine,
Humbles, sans que jamais par un frisson vainqueur,
La chaleur du baiser m'ait monté jusqu'au cœur.
Qui le croirait pourtant? La Silvia s'ennuie.
Et toujours cet azur banal! Deux mois sans pluie!
Toujours les belles nuits et le tranquille été!
Vraiment, le ciel m'en veut et s'est mis du côté
Des poëtes et des donneurs de sérénades
Il leur offre à loisir les comparaisons fades;
Et mon nom va rimer, à la fin des sonnets,
Avec toutes les fleurs où je me reconnais.
Et cependant je suis l'idole, et l'en envie
Tous ces flatteurs courbés que traîne la Silvie
Dans le sillon que laisse en passant son dédain.
L'aventurier toscan, alourdi de butin,
Vient jeter à mes pieds les anneaux et les chaînes
L'orgueilleux podestat et l'argentier de Gênes
Luttent à qui pourra troubler mes yeux sereins
En ouvrant devant eux la splendeur des écrins.
Mais nul ne m'a causé même de la surprise.
Ah! c'est que je les hais comme je les méprise,
Tous ces hommes au cœur aisément contenté,
Dont le désir me veut moins que la vanité.
Je souffre. Vivre ainsi, sans amour, est-ce vivre?

Je n'ai rien, ni la fleur qui sèche dans un livre,
Ni les cheveux gardés, ni le mot si touchant
Auquel, tous les minuits, on pense en se couchant.
Ma vie est sans plaisirs comme elle est sans alarmes,
Hélas! et j'ai perdu jusqu'au secret des larmes!
Oh! comme je suis triste!

Montrant la ville au loin.

Et dire que voici
Florence et que la nuit est si pure, et qu'ainsi
Que moi, sous quelque toit de la ville, peut-être,
Le regard dans le ciel, le coude à sa fenêtre,
Soupire et rêve un pauvre et timide écolier
Qui m'a vue une fois et n'a pu m'oublier,
Et me garde un amour dont je ne suis plus digne!
Oh! qu'il n'espère pas que mon cœur se résigne
A le laisser partir, celui-là, si jamais
Il vient dans mon chemin fatal. Je lui promets
Que je ne serai plus la seule malheureuse
Et que je n'entends pas faire la généreuse!

ZANETTO *chantant dans le lointain.*

Mignonne, voici l'avril!
Le soleil revient d'exil;

Tous les nids sont en querelles.
L'air est pur, le ciel léger,
Et partout on voit neiger
Des plumes de tourterelles.

SILVIA.

Tout, jusqu'à cette voix si fraîche dans la nuit,
M'irrite. La gaîté des autres me poursuit.
Je suis triste et maudis le printemps ; il le chante.

ZANETTO *dont la voix se rapproche.*

Prends, pour que nous nous trouvions,
Le chemin des papillons
Et des frêles demoiselles.
Viens, car tu sais qu'on t'attend
Sous le bois, près de l'étang
Où vont boire les gazelles.

SILVIA.

La mélodie est douce et la voix est touchante ;
Mais je ne comprends plus tous ces riens amoureux.
Rentrons. Il faut laisser la place aux gens heureux.

Elle remonte lentement sur la terrasse, en regardant, distraite, du côté d'où venait la voix. Zanetto, sa guitare sur l'épaule et portant sous le bras son manteau qui traine dans l'herbe, entre gaîment, sans voir Silvia.

SCÈNE II.

SILVIA, *sur la terrasse*, ZANETTO.

ZANETTO.

Vivent les nuits d'été pour faire un bon voyage!
Le soir, on a soupé dans qnelque humble village,
Sous la treille, devant les splendeurs du couchant;
Et l'on part au lever de la lune. En marchant,
On chante, et l'on oublie, en chantant la fatigue.
Vivent les nuits d'été, quand le ciel est prodigue
De clartés et que l'astre au regard presque humain,
Vous sourit à travers les arbres du chemin!
Vivent les nuits de juin et vive l'espérance!
M'y voici. Dès demain je saurai si Florence
Aime toujours le luth et les chansons d'amour
Mais nous sommes encor bien loin du petit jour;
Et quand on est ainsi vêtu de vieille serge

Montrant sa guitare.

Et qu'ou porte ceci sur l'épaule, l'auberge

Est sourde au poing qui frappe et s'ouvre avec ennui.
Où pourrais-je donc bien me coucher aujourd'hui?

Il aperçoit le banc.

Ce vieux banc? Oui. C'est dur. Mais la nuit est si douce
Et puis je les connais les oreillers de mousse :
On y dort; et, si l'on a froid dans son sommeil,
Le matin on se chauffe en dansant au soleil.

Il se dispose à dormir sur le banc.

C'est égal, on est mieux entre deux draps de toile.
Cette nuit, je te prends pour gîte, ô belle étoile,
Auberge du bon Dieu qui fait toujours crédit.

Il s'étend sur le banc, à demi caché dans son manteau, et ferme les yeux.

SILVIA, *regardant du haut de la terrasse.*

Pauvre enfant! C'est qu'il va faire comme il le dit.
Et moi qui me plaignais que la nuit fût si belle!
Comme je suis méchante!

Elle descend rapidement la pente.

Il faut que je l'appelle,
Car je manque au devoir de l'hospitalité.
On est ainsi pourtant : on se plaint de l'été

Parce qu'on est en proie à la mélancolie ;
On voudrait que la nuit fût sombre, et l'on oublie
Tous ces pauvres errants que le sort négligea
Et qui n'ont pas d'abri

Regardant Zanetto endormi.

Mais c'est qu'il dort déjà
Pauvre petit ! il a sans doute l'habitude.
Mais quoi donc ? Ce silence et cette solitude,
Cette nuit parfumée et cet enfant qui dort
Me troublent. On dirait que mon cœur bat plus fort
Et qu'une émotion nouvelle le soulève.
Ah ! je suis folle !

Regardant Zanetto de plus près.

Hélas ! il ressemble à mon rêve.

Lui prenant doucement la main.

Allons ! réveillez-vous. L'air du soir est mauvais.

ZANETTO, *s'éveillant et regardant Silvia avec une admiration étonnée.*

Une fée ! — Ah ! c'était de vous que je rêvais.
Car mon sommeil était plein de visions blanches.

SILVIA.

Bah! c'était un rayon d'étoile entre les branches.

ZANETTO.

Non! et c'est bien en vous mon rêve que je vois,
Car il me semble aussi connaître votre voix.
Quand on dort, on ne peut savoir, mais on devine;
Et j'entendais un bruit de musique divine.

SILVIA.

Ce que vous avez pris sans doute pour des mots
Mélodieux, c'était, dans les sombres rameaux,
Le murmure que fait en s'envolant la brise.

ZANETTO.

Mais qui donc êtes-vous alors?

SILVIA.

Une surprise
Qui vient vous proposer repas et gîte enfin,
Si vous avez sommeil et si vous avez faim.

ZANETTO, *la regardant toujours.*

Merci. J'ai soupé tard et je n'ai plus envie
De dormir.

SILVIA, *à part.*

Sois clémente, ô cruelle Silvie!
Aujourd'hui souviens-toi que tout te le défend,
Que ton amour fait mal et que c'est un enfant.

Haut.

Et n'ai-je pas le droit de chercher à connaître
Celui qui prétendait dormir sous ma fenêtre?

ZANETTO.

Si fait. Je ne veux pas garder l'incognito.
Je suis musicien et j'ai nom Zanetto.
Depuis l'enfance, étant d'un naturel nomade,
Je voyage. Ma vie est une promenade.
Je crois n'avoir jamais dormi trois jours entiers
Sous un toit; et je vis de vingt petits métiers
Dont on n'a pas besoin. Mais pour être sincère,
L'inutile, ici-bas, c'est le plus nécessaire.
Je sais faire glisser un bateau sur le lac,
Et, pour placer la courbe exquise d'un hamac,
Choisir dans le jardin les branches les plus souples.
Je sais conduire aussi les lévriers par couples

Et dompter un cheval rétif. Je sais encor
Jongler dans un sonnet avec les rimes d'or,
Et suis de plus, mérite assurément très-rare,
Éleveur de faucons et maître de guitare.

SILVIA, *souriant.*

Toutes professions à dîner rarement,
N'est-ce pas?

ZANETTO.

Oh ! bien moins qu'on ne croirait vraime
Pourtant, c'est vrai, je suis un être peu pratique.
L'heure de mes repas est très-problématique,
Et je suis quelquefois forcé de l'oublier
Alors que le pays m'est inhospitalier.
Souvent, loin des maisons banales où vous êtes,
Assis au fond des bois, j'ai dîné de noisettes;
Mais cela m'a donné l'âme d'un écureuil.
Et puis presque partout on me fait bon accueil;
Je tiens si peu de place et veux si peu de chose!
J'entre dans les châteaux, le soir, et je propose
De dire une chanson pendant qu'on va souper.
Tout en chantant, je vois le maître découper
Le quartier de chevreuil et la volaille grasse;

Et ma voix en a plus de moelleux et de grâce.
Je lance aux plats fumants de longs regards amis;
On comprend, et voilà que mon couvert est mis.

SILVIA.

J'entends; et vous allez à Florence sans doute?

ZANETTO.

Sans doute? Non. Je vais par là; mais, si la route
Se croise de chemins qui me semblent meilleurs,
Eh bien, je prends le plus charmant et vais ailleurs.
J'ai mon caprice pour seul guide, et je voyage
Comme la feuille morte et comme le nuage.
Je suis vraiment celui qui vient on ne sait d'où
Et qui n'a pas de but, le poëte, le fou,
Avide seulement d'horizon et d'espace,
Celui qui suit au ciel les oiseaux, et qui passe.
On n'entend qu'une fois mes refrains familiers.
Je m'arrête un instant pour cueillir aux halliers
Des lianes en fleur dont j'orne ma guitare,
Puis je repars. Je suis le voyageur bizarre
Que tous ont rencontré, léger de ses seize ans,
Dans le sentier nocturne où sont les vers luisants.

Quand il pleut, je me mets sous l'épaisse feuillée,
Et je sors, ruisselant, de la forêt mouillée,
Pour courir du côté riant de l'arc-en-ciel
Ne la cherchant jamais, je trouve naturel
De n'avoir pas encor rencontré la fortune.
Je suis le pèlerin qui marche sous la lune,
Boit au ruisseau jaseur, passe le fleuve à gué,
Va toujours et n'est pas encore fatigué.

SILVIA.

Et n'avez-vous songé jamais à faire halte?
Dans cette folle course, où votre esprit s'exalte
A rêver le douteux espoir du lendemain,
N'avez-vous donc jamais, au tournant du chemin,
Aperçu la maison calme, toute petite
Et blanche sous le pampre et sous la clématite,
Avec son bon vieux chien qui dort près du portail
Et sa fenêtre dont s'entr'ouvre le vitrail
Pour montrer le profil pur et le fin corsage
D'une enfant qui vous donne un bonjour au passage?

ZANETTO.

Quelquefois. Mais j'ai cru toujours que mes chansons
Feraient, comme en jetant des pierres aux buissons

On en fait s'échapper tout un nid de vipères,
Sortir de ces logis les tuteurs et les pères.
Or, avec cet aspect de franc bohémien,
Je suis peu de leur goût, comme ils sont peu du mien,
Et j'aime autant laisser tranquilles les familles.

SILVIA.

Quoi ! vous ne rêviez pas lorsque les jeunes filles
Vous lançaient en riant les fleurs de leurs corsets?

ZANETTO.

A quoi bon? J'envoyais un baiser et passais.
Et puis, je vous dirai, ma liberté m'est chère.
Si j'aimais, je perdrais cette marche légère ;
Et, tant que je pourrai, je n'aurai pour fardeaux
Que ma plume au bonnet et ma guitare au dos.
Un amour dans le cœur, c'est un si lourd bagage !

SILVIA.

Vous êtes un oiseau qu'on ne peut mettre en cage?

ZANETTO.

Jamais.

SILVIA.

Et qui pourtant fera son nid un jour,
N'est-il pas vrai ?

ZANETTO.

Non, non. J'ai trop peur de l'amour
Ah ! vous ne savez pas. C'est une douce chose
De s'arrêter ainsi qu'un papillon se pose,
D'aller, de revenir, si l'on veut, sur ses pas.
Et puis de repartir ensuite.

SILVIA.

Ce n'est pas
Le bonheur. Ainsi donc, vous venez à Florence,
Mais vous n'êtes guidé par aucune espérance.
Vous venez, le hasard vous tenant par la main,
Parce que vous avez trouvé doux le chemin.
Ou que dans l'air du soir, à votre loi fidèle,
Vous suivîtes de loin le vol d'une hirondelle,
Ou que la brise hier de ce côté souffla ?

ZANETTO.

A peu près.

SILVIA.

Ce n'est donc pas tout à fait cela.
Auriez-vous un projet ?

ZANETTO.

Si vague !

SILVIA.

Mais encore?

ZANETTO

Ce que demain pour moi doit être, je l'ignore.

SILVIA.

Si je puis vous aider?

ZANETTO.

Il n'en est pas besoin.
Et peut-être après tout, n'irai-je pas plus loin.
Écoutez. Il me vient en tête une chimère.
Les êtres comme moi n'ont ni père ni mère.
Suis-je le fils d'un rustre ou le fils d'un marquis?
Je ne sais. Mais, bien sûr, le jour où je naquis
Dut être un beau matin de la saison nouvelle;
Car le joyeux rayon qui loge en ma cervelle
M'empêche de songer que je suis orphelin.
Jusqu'ici j'ai couru comme un jeune poulain,
Libre, sans désirer d'existence meilleure.

Mais, je dois l'avouer, madame, tout à l'heure,
Tandis que vous parliez avec tant de douceur,
Tout à coup j'ai rêvé vaguement d'une sœur ;
Et lorsque vous m'avez fait comprendre l'asile
Où l'intime bonheur loin des regards s'exile,
La petite maison que voilent les lilas,
Pour la première fois je me suis senti las.
Eh bien ! à votre doux conseil je m'abandonne.
Alors qu'on est si belle on doit être si bonne !
Voulez-vous essayer, madame, s'il vous plaît,
De garder près de vous le petit roitelet
Et de le transformer en oiseau de volière ?
Tenez : je quitterais ma vie irrégulière
Et je vivrais ici, n'ayant d'autre dessein
Que de passer le jour assis sur un coussin,
A vos pieds, vous faisant trouver les heures brèves
Et berçant de chansons fugitives vos rêves.

SILVIA.

Vous êtes un enfant.

A part.

Oh ! pourquoi cet émoi
Et pourquoi cette peur ? L'avoir là, près de moi,
Toujours ! l'environner de soins et de tendresse !

L'entendre me donner le nom de sa maîtresse?
Voir se réaliser le plus cher de mes vœux!...

ZANETTO.

Vous m'avez entendu. Voulez-vous?

SILVIA, *à part.*

Si je veux?
Oh! jamais! Et pourtant c'est lui qui le demande

ZANETTO.

Madame, je sais bien que la faveur est grande.
Mais... voulez-vous?

SILVIA, *à part.*

Demain il saurait qui je suis.

ZANETTO

Une dernière fois, voulez-vous?

SILVIA.

Je ne puis.

ZANETTO

Vous ne pouvez! Pourquoi?

SILVIA.

Je ne suis pas la femme
Que vous croyez. Il faut être une grande dame
Pour traiter dignement chez soi, comme les siens,
Les poëtes errants et les musiciens.
Je suis pauvre et n'ai point un si grand équipage.

ZANETTO.

Quoi! pas un écuyer?

SILVIA.

Non.

ZANETTO.

Pas même de page?

SILVIA.

Non.

ZANETTO.

Je dîne d'un fruit et dors en un fauteuil.

SILVIA.

Je ne puis.

ZANETTO.

Mais ..

SILVIA.

Je suis veuve, je suis en deuil
Et vis très-seule.

ZANETTO.

Hélas ! madame, je n'exige
Qu'une place à vos pieds.

SILVIA.

Impossible, vous dis-je.

ZANETTO.

Adieu donc, ô doux sort que mon cœur envia !
Je serai plus heureux demain chez Silvia,
Peut-être.

SILVIA, *à part.*

Que dit-il?

ZANETTO.

Puisqu'il n'est pas possible
De vivre près de vous l'existence paisible
Que tout à l'heure, en vous écoutant, j'entrevis
Voulez-vous me donner du moins un bon avis?
L'autre jour, on m'a dit qu'à Florence il existe
Une femme à laquelle aucun cœur ne résiste

Et dont le seul regard fait tomber à genoux.
On la dépeint royale et pâle comme vous.
Vous connaissez son nom sans doute, la Silvie?
On ajoute de plus qu'elle mène une vie
Somptueuse et que tous viennent des environs,
Heureux de se mêler à ses décamérons.
Comme elle doit goûter la musique câline
Qui, sous un doigt savant, sort d'une mandoline,
A vrai dire, c'était chez elle que j'allais.

SILVIA, *à part.*

Mon Dieu!

ZANETTO.

Je puis trouver place dans son palais
Entre son négrillon et son valet de meute;
Mais j'entends murmurer en moi la sourde émeute
De tous mes sentiments d'orgueil et de fierté.
Et puis on dit qu'elle est d'une étrange beauté,
Qu'on respire, en vivant près d'elle, une atmosphère
Funeste. Enfin j'ai peur. Dites, que dois-je faire?
Madame, je me fie à vous en ce moment.
Vous m'avez repoussé, c'est vrai, mais doucement;
Vous ne vous êtes pas sans peine décidée;

Et, je ne sais pourquoi, je garde cette idée
Que pour moi votre cœur est maternel et doux,
Que je vous intéresse et qu'un conseil de vous
Me portera bonheur et pour toute la vie.
J'attends votre ordre. — Dois-je aller chez la Silvie?

SILVIA, *à part.*

J'ai bien compris. Demain il serait revenu.
Ce passant qui s'appelle Amour, cet inconnu
Dont la vue a rempli mon âme de tendresse,
C'est à moi, bien à moi, que le destin l'adresse.
C'est le bonheur qui passe, et je le chasserais !
Non C'est trop étouffer mes sentiments secrets,
Et je veux...

ZANETTO.

Êtes-vous donc si peu mon amie
Que vous vous taisez ?

SILVIA, *à part.*

Ah ! si c'est une infamie,
Je pourrai dire au moins que le sort s'en mêla.

Haut.

Vous le voulez ? Eh bien !...

ZANETTO.

Eh bien?

SILVIA, *après un silence et avec un violent effort.*

N'allez pas là!
Croyez-moi. N'allez pas, ami, chez cette infâme.
Ah! vous ne savez pas ces choses-là. Votre âme
Est innocente au point d'ignorer le danger,
Mais moi qui ne peux rien, rien pour vous protéger,
Hélas! et qui vous dus refuser la première
Ce qu'on vous a toujours donné dans la chaumière,
Un asile, je puis vous sauver à présent.
Quoi! vous l'enfant des bois, qui passez, amusant
Les échos et luttant dans votre libre course
Avec le passereau, le nuage et la source,
Vous qui n'avez au cœur rien d'artificiel,
Vous qui chantez ainsi que les oiseaux du ciel,
Vous franchiriez, la joue humide de rosée,
Le seuil de la maison funeste et méprisée;
Vous entreriez avec le soleil du matin
Dans la salle où finit à peine le festin;
Et votre lèvre pure, enfant, serait rougie
A la coupe banale où s'abreuve l'orgie;

On vous en offrirait les infâmes débris ;
Et vous prostitûriez à ces regards flétris
Par la veille, et que la débauche décolore,
Vos grands yeux pleins d'azur et vos cheveux d'aurore!
Aller chez Silvia ? vous ne le pouvez pas.
Payer d'une chanson son gîte et son repas,
Rien de mieux, mais il faut connaître davantage,
Voyez-vous, le logis et le pain qu'on partage.
Pardon. Je parle presque avec sévérité,
A vous, tout d'innocence et tout de pureté,
Quand seule j'ai besoin d'indulgence moi-même.
Mais, si je suis émue, ah! c'est que je vous aime...
Comme un enfant qu'on veut arracher du péril.
Non, Zanetto, restez le doux coureur d'avril.
Que toujours, à travers les campagnes vermeilles,
Bourdonne votre luth comme un essaim d'abeilles,
Et, quand le ciel sera trop noir, allez-vous-en
Chez le vieux châtelain ou le bon paysan,
Et reprenez après votre éternel voyage.
Enfin, si, traversant la place d'un village
Par un riant matin de la jeune saison,
Vous voyez, travaillant au seuil de sa maison,
Une humble et pure enfant aux yeux de fiancée,
C'est là qu'il faut borner la route commencée :

Vivez-y les longs jours calmes d'un moissonneur
Et vous verrez, ami, que c'est là le bonheur.

ZANETTO.

Je vous obéirai. Mais pourtant cette femme,
La Silvie, il se peut aussi qu'on la diffame.
Ceux qui m'avaient parlé d'elle m'avaient fait voir
Son palais comme un lieu moins terrible et moins noir;
Et je n'y serais pas allé, je vous assure,
Si j'avais su..

Remarquant un geste douloureux de Silvia.

Pardon. Je touche une blessure.
Je devine. Tantôt, en m'arrêtant au seuil,
Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez en deuil?
En deuil! On l'est surtout d'une amitié ravie.
Un frère, un fiancé, pris par cette Silvie,
N'est-ce pas? Ah! soyez bonne, et pardonnez-moi
De comprendre si tard, devant un tel émoi,
Que ce n'est pas mon seul intérêt qu'il épouse,
Que vous souffrez, enfin que vous êtes jalouse.

SILVIA, *très-sombre.*

Ami, votre soupçon, vous trompe étrangement.
Je ne regrette pas de frère ni d'amant,

Et mon émotion est bien plus naturelle
Je connais la Silvie et j'éprouve pour elle
De la pitié, sachant qu'elle est, en vérité,
Capable d'un moment de générosité
Envers celui que son innocence protége;
Mais au cruel désir de marcher sur la neige
Pourrait-elle longtemps résister? C'est moins sûr,
Car au fond elle hait le naïf et le pur.
Partez donc, et croyez que seul ici mon zèle
Me fait vous conseiller de n'aller pas chez elle.
En vous le prescrivant j'accomplis un devoir.
Eloignez-vous. Partez.

Avec une douleur contenue.

Vous ne pouvez savoir
Combien il m'est pénible et combien il me coûte,
Enfant, de détourner vos pas de cette route.
Vous ne pouvez comprendre, et je le veux ainsi;
Mais je mérite bien qu'on me dise merci.

A part.

C'est fini. Mais, hélas! s'il m'avait devinée!

ZANETTO.

Je n'irai pas. C'est vous qui l'avez condamnée.
Je partirai, trouvant peut-être moins heureux

Aujourd'hui qu'autrefois mon sort aventureux;
Car ici j'ai compris tout le charme indicible
D'un repos qui pour moi sans doute est impossible.
Mais j'emporte pourtant comme un bonheur confus.
Quelque chose de tendre était dans vos refus.
N'emporterai-je rien de plus qui me rappelle
Que, si vous dûtes être à mon souhait rebelle,
Vous en aviez au cœur quelque chagrin secret
Et que vous avez dit le doux mot de regret?

SILVIA, *vivement et lui offrant une de ses bagues.*

Oh! certes, et gardez, pour qu'il vous en souvienne,
Cet anneau...

ZANETTO, *avec un geste de refus.*

Non, madame. Il est de forme ancienne
Et rare, en or massif, orné d'un diamant
Énorme. Je ne puis accepter. Non vraiment.
Merci. — N'êtes-vous pas, madame, pauvre et veuve?

SILVIA, *à part.*

M'aurait-il reconnue et serait-ce une épreuve?
Saurait-il d'où je tiens ces bijoux odieux?
Il se tait. Son regard me fait baisser les yeux.

Haut.

Et que voulez-vous donc enfin que je vous donne?

ZANETTO.

Je veux un souvenir, et non pas une aumône,
Un rien, mais qui soit bien à vous. — Tenez. Je veux
La triste fleur qui meurt dans vos sombres cheveux.

SILVIA, *lui donnant la fleur.*

Hélas ! prenez. Avant que vienne la journée,
Cette rose sera, dans votre main, fanée;
Mais je veux que sa mort vous rappelle ma loi,
Et, quand elle sera flétrie, oubliez-moi.
Adieu.

ZANETTO, *s'élançant vers Silvia qui s'éloigne.*

Madame, un mot encore. Car je tremble
De reprendre ma route éternelle. Il me semble
Qu'il n'est plus par ici de sentier conduisant
Au bonheur, et j'ai peur de choisir à présent.
Choisissez donc pour moi. Soyez d'intelligence
Dans cette occasion avec ma bonne chance.
Je pars, mais je prendrai, pour me mettre en chemin,
Le côté vers lequel vous étendrez la main.
Choisissez.

SILVIA, *qui a déjà remonté à demi la rampe de la terrasse, indique à Zanetto le côté opposé à la ville.*

Allez donc du côté de l'aurore.

Zanetto fait encore quelques pas vers Silvia; mais celle-ci l'arrête d'un geste; et, après avoir fait un mouvement plein de désespoir, il sort brusquement.

SCÈNE III.

SILVIA, *seule.*

Elle reste un moment sur la terrasse, accoudée et regardant s'éloigner Zanetto. Puis, tout à coup, elle se cache la tête dans les mains et fond en larmes.

SILVIA.

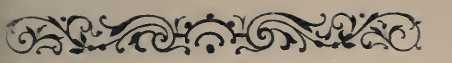
Que l'amour soit béni ! Je puis pleurer encore !



DEUX DOULEURS

DRAME EN UN ACTE, EN VERS

Représenté pour la première fois sur le Théâtre-Français
le 20 avril 1870.



A MA MÈRE

Loin de tes yeux en ce moment,
Ma vieille mère, ô sainte femme,
J'inscris ton nom pieusement
En tête de ce petit drame.

Il me semble te voir d'ici
Mettre à la hâte tes lunettes
Pour lire s'il a réussi,
Dans quelques journaux bien honnêtes.

Et, du fond de ton grand fauteuil,
Avide, tu les interroges,
A tous les blâmes fronçant l'œil,
Te calmant à tous les éloges.

Pauvre mère! pardonne-moi
Et d'être malade et d'écrire.
Je le sais, c'est ce double émoi
Qui t'a fait perdre le sourire.

Mais puisqu'on a battu des mains,
Puisque le mois d'avril, ma mère,
Reverdit sur tous les chemins,
Saisissons l'espoir éphemère.

Bientôt tu m'auras dans tes bras,
Mieux portant pour un peu de joie,
Mais auparavant tu liras
Ces vers que mon amour t'envoie;

Tu liras ton nom respecté;
Et j'aurai ce bonheur intime
D'avoir fait encor de fierté
Battre ton cœur simple et sublime.

Pau, 21 avril 1870.

DEUX DOULEURS

PERSONNAGES

RENÉE.	Mlle Agar.
BERTHE.	Mlle Marie Royer.
DOMINIQUE.	M. Barré.

A Paris, de nos jours.



DEUX DOULEURS

DRAME EN UN ACTE, EN VERS

Un cabinet de travail très-riche et très-artistique. Des livres, des papiers sont épars sur les meubles, sur le tapis. Partout un désordre confus de livres, d'armes, de statues, d'objets d'art. Il fait nuit. Une lampe allumée sur une table.

SCÈNE I.

BERTHE, DOMINIQUE.

Au lever du rideau, Berthe, en costume de voyage, en deuil, est assise sur un divan. A ses pieds est une valise. Dominique, vieux domestique aux allures campagnardes, se tient debout devant elle et lui parle avec une familiarité respectueuse.

DOMINIQUE.

Moi seul l'ai vu mourir, mademoiselle Berthe;
Seul depuis trois longs jours je pleure ici sa perte;

Et puisque vous voulez, quoique vous ayez tort,
Savoir de moi comment le pauvre enfant est mort,
Je vais vous dire tout. Veuillez donc bien me suivre.
Vous savez : il venait de publier son livre,
Le dernier, le plus beau, dont on a parlé tant;
Mais ce fut un succès tellement éclatant,
Que, là-bas, au pays, vous avez dû le lire.
— Le croiriez-vous?

Montrant des journaux épars sur une table.

Jamais je ne l'ai vu sourire
Devant tous ces papiers qui célébraient son nom.
Il donnait un regard, murmurait : A quoi bon?
Puis, venant se jeter de sa marche indécise,
Sur ce même divan où vous êtes assise,
Il regardait longtemps les tisons enflammés,
Ou, feignant de dormir, restait les yeux fermés
Et respirant avec effort, pendant des heures.
Une fois il me dit : On dirait que tu pleures,
Mon brave Dominique? — Et me serrant la main :
Du courage, mon vieux, tu pleureras demain.
— Il mourut dans la nuit même, sans agonie.
Il est mort! et voilà mon histoire finie,
Mademoiselle. Il fut dans ce mal de langueur

Deux ans. Les médecins ont dit : C'était au cœur.
Moi je dis que mourir à trente ans c'est inique.
Voilà tout

BERTHE

Est-il mort en chrétien, Dominique?

DOMINIQUE.

A Paris, voyez-vous, on pratique fort peu.
On est trop occupé pour songer au bon Dieu.
Lorsque sur son cher front j'ai vu la mort paraître,
J'ai parlé doucement d'aller quérir un prêtre;
Mais il n'a pas paru me comprendre.

BERTHE.

C'est bien!
Mais au moins, mon ami, vous ne me cachez rien.
Ceux qui venaient le voir aux heures de souffrance,
Et, leurs mains dans ses mains, lui parlaient d'espérance,
C'étaient — vous pouvez tout me dire en ce moment —
Seulement des amis?

DOMINIQUE.

Des amis seulement.

BERTHE.

Et pourtant... oui, je veux vous dire ma pensée.
Vous savez tout : je fus jadis sa fiancée;
Étant presque parents, nous devions être époux;
Et, quand l'ambitieux s'échappa de chez nous
Et vint dans ce Paris pour y chercher la gloire,
J'étais encor présente et chère à sa mémoire.
A moi qui l'attendais, longtemps il écrivit,
Sincère, tout ce qu'il pensa, tout ce qu'il fit.
Mon souvenir n'était pas éteint; au contraire.
Et vous seul connaissez ce qui vint l'en distraire:
Je devine une femme, ou vraiment il fallut,
Pour qu'il ne songeât plus à faire son salut,
Ce poëte chrétien sûr de sa foi bretonne,
Et pour qu'il m'oubliât comme un lâche abandonne,
Ce loyal gentilhomme et de cœur et de nom,
Qu'il fût devenu fou, Dominique. — Mais non!
Quelque passion folle asservissait son âme.
Tenez! confiez-moi le nom de cette femme.

DOMINIQUE.

J'ai toujours respecté mon maître et son secret.

BERTHE, *à part.*

Ce vieillard a raison ! — Je souffre. Il semblerait
Que, même après sa mort, je suis encor jalouse
De celui dont j'ai dû jadis être l'épouse.
Le calme était trompeur alors qu'il triomphait,
Et dix ans de prière à genoux n'ont rien fait

Haut.

Maintenant apprenez pourquoi je suis venue.
Sa vie en ce Paris m'était bien inconnue,
Et là-bas j'étais seule, acceptant l'abandon,
Quand un jour je reçus ce mot de lui : « Pardon! »
J'avais pâli, joyeuse, en lisant l'écriture,
Et déjà j'étais prête à monter en voiture,
J'allais partir, j'allais lui parler et le voir,
Quand le sombre billet tout encadré de noir
Fit un deuil éternel de cet espoir d'une heure.
J'accourus cependant, voulant, dans sa demeure,
Sur le funèbre lit de mes pleurs inondé,
Déposer le pardon qu'il m'avait demandé.
J'arrive encor trop tard ; mais, bien que je succombe
De fatigue, demain j'irai jusqu'à sa tombe.
Allez vous reposer, mon ami, me laissant

Seule prier ici pour l'éternel absent.
Je veux penser à lui cette nuit tout entière;
Puis, demain, nous irons ensemble au cimetière

Dominique s'incline et sort.

SCÈNE II.

BERTHE.

C'est ici qu'il est mort. C'est ici que souvent
Il est resté courbé sur sa table et rêvant.
C'est ici qu'il a fait son œuvre de poëte.
Oh! dites-moi, témoins de sa vie inquiète :
Les maux qu'il a causés, les a-t-il bien voulus?
Meubles qu'il préférait, livres qu'il a relus;
Toi, plume d'où tombait son grand vers triste et mâle;
Miroirs, au fond desquels il se trouvait si pâle;
Armes, qui dans sa main quelquefois avez lui,
Dites-moi son secret et parlez-moi de lui!
Car vous avez connu l'influence fatale
Qui le tint éloigné de la maison natale
Et lui fit oublier aussi l'autre maison,
Celle où, les yeux fixés au lointain horizon,
Assise taciturne au bord de ma fenêtre,

J'ai pu voir tant de fois le jour naître et renaître
Et regardé, souffrant un martyre inconnu,
Le chemin par lequel il n'est pas revenu.
— Ne pensait-il jamais à la désespérée?
Par quelque lumineuse et splendide soirée,
Quand de la grande ville au loin s'éteint le bruit,
Seul, contemplant le ciel magnifique, à minuit,
Le bras sur le balcon, n'a-t-il pas eu l'idée
Qu'il était quelque part une triste accoudée
Qui, comme lui, veillait et lui gardait sa foi?
Et tendre, son regret est-il allé vers moi!
— Mais vous êtes muets! je garderai mon doute.
Pour moi, toute espérance est bien détruite, toute.
—Ah! si du moins dans l'ombre affreuse où sont les mor
Ton cercueil est déjà hanté par les remords,
Mon bien-aimé, sois sûr que ce n'est pas ma faute,
Que je t'ai pardonné, que j'ai l'âme trop haute
Pour la haine, et qu'à peine en voulais-je nourrir
Contre celle de qui l'amour t'a fait mourir!

On entend du bruit à droite.

Mais qu'entends-je? on dirait un pas. Ce pas s'arrête.
Un bruit de clef?... c'est donc une porte secrète!
Une étrange terreur fait trembler mes genoux.

ici, seule, à cette heure!

On voit s'ouvrir lentement une petite porte sous la tenture à droite.

On entre. Cachons-nous.

Berthe se réfugie avec effroi derrière un paravent déployé; elle reste visible pour le public. Renée, voilee et très-émue, entre par la petite porte et s'arrête en s'appuyant, comme accablée, sur le dossier d'un fauteuil.

SCÈNE III.

BERTHE, *d'abord cachée*, RENÉE

RENÉE.

Oh ! ne vaut-il pas mieux comme toi que je meure?
Et dois-je encor franchir le seuil de ta demeure,
Puisque je n'y viens pas aujourd'hui seulement
Pour pleurer, pour penser à toi seul, cher amant?
Moi, qui n'étais pas là lors de ton agonie
Et qui, lorsque tes yeux éclatants du génie
S'obscurcirent, n'ai pu les clore en un baiser,
A cette heure tu dois vraiment me mépriser
Si tu me vois entrer ici toute craintive,
Profitant de la nuit, par la porte furtive,
Comme au temps des amours que nous devions cacher,
Et si tu sais aussi ce que j'y viens chercher.
Va! si je viens ainsi, traversant les ténèbres
A tâtons, demander à ces meubles funèbres
Les traces d'un amour coupable, ce n'est pas
Que je craigne pour moi rien, même le trépas.
Car à l'époux, trahi si lâchement, je jure

Que j'aurais infligé cette suprême injure
De laisser le hasard mauvais mettre au grand jour
Ces lettres, ce portrait, qui disaient notre amour.
Il m'eût frappée... Hélas! Que m'importait la vie?
Que m'importait encor qu'elle me fût ravie,
L'estime qu'on accorde à ma fausse vertu?
Que dis-je? ma douleur est si forte, entends-tu?
Qu'elle eût du déshonneur extrait la joie amère.
— Non! celle qui te vient troubler, c'est une mère.
Si, malgré tes sanglots, jadis je n'ai pas fui
La maison de famille et si même aujourd'hui
Je cherche, pour ne pas être déshonorée,
Ce qui subsiste encor d'une faute adorée,
Tu le sais bien, ô toi qui l'aimais tendrement,
C'est pour l'enfant si pur qui dort en ce moment
Et me rêve à côté de sa couche endormie.
Ainsi pardonne-moi!

BERTHE, *cachée, à part.*

Je tiens mon ennemie
Et je puis me venger. Elle est là sous mes yeux
Ah! la haine fait mal, mais c'est délicieux.

RENÉE, *comme secouant une pensée.*

Mais je rêve...

Avec étonnement.

Pourquoi cette lampe allumée?
Imprudente! La porte est-elle au moins fermée?

Elle court à la porte du fond et la pousse.

Non. Alors son valet n'est sans doute pas loin.
Faisons vite.

Désignant un coffret placé sur une table.

Naguère il serrait avec soin
Ce qu'il tenait de moi dans ce coffret d'ivoire.
Mais qu'ai-je donc? La chambre est si haute et si noire,
Tout parle tant ici de tristesse et de deuil,
Que j'ai peur comme si je touchais un cercueil
Et comme si j'étais de quelqu'un entendue.

BERTHE, *sortant de sa cachette et posant la main sur le coffret.*

Et vous avez raison : car vous êtes perdue.

RENÉE.

Dieu! quelle est cette femme?

BERTHE

Ah! vraiment, ce coffret
Renferme vos billets d'amour, votre portrait?
Ah! vous avez, ce soir, dans l'ombre et le mystère,
Pris le chemin connu de l'ancien adultère
Afin d'anéantir ses traces, n'est-ce pas?
Ainsi qu'un meurtrier qui revient sur ses pas
Et songe après le coup — scrupule légitime —
Qu'il doit rester du sang à la place du crime.
Ne demandiez-vous pas, madame, qui je suis?
Voilà quelques instants que des yeux je vous suis
Et que je reconnais que vous êtes bien belle.
Oh! tenez! je vous hais d'une haine mortelle!

RENÉE.

Madame...

BERTHE.

Pas de cris! ils seraient superflus :
Car j'étais fiancée à celui qui n'est plus.
Il faut que mon courroux sur vous s'appesantisse
Et je sens que le ciel m'arme pour sa justice.
Car vous l'avez tué : c'est votre amour fatal
Qui détruisit en lui le vieil honneur natal :

Hélas! et, trop bien né pour pouvoir lui survivre.
Il alla vers la mort qui calme et qui délivre.
Il a trahi, vous seule égarant sa raison;
Et, par vous seule, il est mort de sa trahison.
— Ainsi, nous vieillirions filles dans nos provinces,
Faisant rire les sots de nos robes trop minces
Et de nos mantelets aux vieux rubans passés,
Nous fiant aux serments anciens des fiancés,
Et dans l'église allant, devant les bonnes vierges,
Brûler dévotement pour eux de petits cierges;
Et nous nous cacherions pour sangloter tout bas,
Attendant le billet si cher qui ne vient pas;
Et l'on nous laisserait à la fin sans nouvelles!
Nos miroirs nous diraient qu'on n'est pas toujours belle
Et, regardant grandir les enfants tout petits
Jadis, quand nos amis oublieux sont partis,
Nous gagnerions la lente et pénible science
De l'abnégation et de la patience!
— Et pendant ce temps-là vous les rencontreriez
Dans la lutte, à Paris, nos fiers aventuriers,
Et foulant à vos pieds honneur, vertu, famille,
Vous vous feriez aimer — l'affaire d'un quadrille! —
Ils souffriraient pour vous, et lorsque humiliés
Et vaincus, rougissant des serments oubliés,

De leurs rêves voyant crouler l'échafaudage,
Ayant subi la honte et l'horreur du partage
Et fait pour vous toucher d'inutiles efforts,
Lorsque, doutant de vous, enfin ils seraient morts
Loin de Dieu, le cœur plein de colères jalouses,
Vous vous souviendriez que vous êtes épouses
Et vous répandriez des larmes par ruisseaux
Sur vos petits enfants dormant dans leurs berceaux!
— Va! tu seras vengé, toi qui cessas de vivre
Et qu'elle n'a pas eu le courage de suivre.
Car je veux que son nom soit à jamais flétri
Aux yeux de son enfant comme de son mari;
Et je la poursuivrai partout et sans relâche.
Et maintenant, allez jusqu'au bout, soyez lâche,
Suppliez-moi, mentez, et chassez de ce front
L'orgueilleuse rougeur qu'y fait monter l'affront.

RENÉE.

Non! Je n'essaîrai pas, comme vous me le dites,
De supplications qui me sont interdites
Non par un vain orgueil, mais par le sentiment
Que j'ai de mériter un cruel châtiment.
Achevez. Perdez-moi! je serai sans défense,

Madame, et courberai ma tête sous l'offense
Je ne vous en veux pas. J'aurais peut-être agi
De même ; et si mon front tout à l'heure a rougi,
Allez, c'était de honte et non pas de colère.
— Mais il faut cependant qu'à vos yeux tout s'éclaire,
Car vous jugez par trop injustement celui
Dont vous voulez venger la mémoire aujourd'hui.
Moi je dois le défendre. Il n'était pas capable
D'un parjure banal, d'un oubli si coupable ;
Et, dût votre courroux en être ranimé,
Sachez-le, s'il m'aima, c'est qu'il fut bien aimé.

BERTHE.

Oh ! vous regretterez bientôt cette parole.
Vous l'aimiez ! vous l'aimiez ! mais vous êtes donc folle,
De me faire un aveu pareil, en face, à moi !

RENÉE.

Je l'aimais d'un amour de larmes et d'effroi.
Pour moi, qu'au fond du cœur votre colère envie,
L'amour, c'était risquer mon honneur et ma vie ;
C'était braver de front ces deux rudes défis :
Le foyer conjugal et le berceau d'un fils ;

C'était, par le danger, par la nuit, par la boue,
Par la neige d'hiver qui vous fouette la joue,
Courir, toute honteuse, au rendez-vous lointain,
Et c'était revenir, plus honteuse au matin,
Jouer le double rôle et d'épouse et de mère,
Tout entière au regret d'une ivresse éphémère
Et pleine de terreur confuse en recevant
Le baiser du mari, le regard de l'enfant;
C'était dormir en proie à cette peur sans trêve
De laisser échapper le seul nom dont on rêve;
C'était enfin payer d'un effort surhumain
Le douloureux bonheur de pleurer sur sa main!

BERTHE.

De pleurer sur sa main?... Ah! pas de réticence!
Et ne ménagez pas autant mon innocence.
Car mon cœur, d'un désir unique dominé,
A bien assez souffert pour avoir deviné.
On ne me trompe point. Ma pensée éperdue
Conçoit l'âpre plaisir d'une amour défendue;
Je sens combien devaient être cruels et doux
Dans leurs moments si courts, vos furtifs rendez-vous;
Tout à l'heure j'ai vu... Par cette étroite porte

Vous entriez ! Eh bien, vous faisiez de la sorte
Et vous le surpreniez à minuit, n'est-ce pas?
Et quand vous le trouviez à sa table, tout bas,
Tout doucement, sans même une étoffe qui frôle,
Vous veniez, regardant par-dessus son épaule,
Lire sur le papier où sa main les traçait
Les beaux vers faits pour vous et que récompensait
Un baiser de surprise appuyé sur ses lèvres.
Oh! je devine tout, les désespoirs, les fièvres,
Les voluptés de feu que doublait le danger;
Et je vous les envie, et je veux me venger.

RENÉE.

Eh bien, pour vous venger cherchez une torture
Plus douloureuse encor que celle que j'endure.
Ah! véritablement vous enviez mon sort?
Alors écoutez donc comment j'appris sa mort.
Tenez ! ce fut le soir, au salon de famille :
A mes pieds, demi-nu, devant l'âtre qui brille,
Mon jeune fils faisait sa prière à genoux;
Assis dans un fauteuil, mon mari, près de nous
Parcourait un journal d'une façon distraite;
Qui donc se fût douté de ma terreur secrète?

Qui donc eût soupçonné qu'alors, confusément,
Je sentais expirer loin de moi mon amant?
Nous nous taisions. — Enfin, quand sonnèrent dix heu
Je dis, tremblante : — A-t-on des nouvelles meilleures
Du poëte qu'on dit malade, mon ami?
Et l'homme confiant, déjà presque endormi,
Déploya de nouveau la feuille pour la lire.
Moi, je comptais les coups de mon cœur en délire,
Qui palpitait si fort que j'entendais le bruit;
Et quand la voix paisible et claire dans la nuit,
Dit ceci : — Ton poëte est mort la nuit passée! —
La violence fut tellement insensée,
— Madame, entendez-vous? — de l'effort que je fis
Que je faillis broyer les deux mains de mon fils,
Et que, me regardant, craintif, la voix amère,
L'enfant cria : — Pourquoi me fais-tu mal, ma mère

BERTHE.

Quand vous auriez souffert bien plus cruellement,
Que m'importe! c'était déjà le châtiment.
Parce que votre cri de douleur dût se taire,
Il n'en est pas moins mort, lui, sombre et solitaire,
Et regardant sans doute, en se plaignant tout bas,
La porte où ce jour-là vous n'apparûtes pas!

RENÉE.

Vous êtes implacable envers votre ennemie.
Soit. Frappez ! torturez ! couvrez-moi d'infamie !
Malgré tout, vous serez malheureuse à jamais,
Car vous avez compris à quel point je l'aimais.

BERTHE.

Ne l'aimai-je donc pas, ô moi la plus frappée ?
Dix ans de célibat et d'attente trompée
— C'est vrai ! — devaient fermer mon cœur et l'endurcir ;
Ils n'ont pu cependant, madame, y réussir.
Peut-être à la pitié suis-je encore accessible ?
Et vous qui me croyez tout à fait insensible
Je vais vous épargner sans doute en ce moment,
Trouvant que mon dédain punit suffisamment.
Non, je vous juge ici d'une façon plus haute ;
Car je suis le Devoir et vous êtes la Faute.
Votre amour, dites-vous, a pour lui tout bravé :
Il n'en est pas moins mort ; moi, je l'eusse sauvé.
Tandis qu'il subissait votre amour de tempête,
Je lui gardai ma main au pardon toute prête,
Et, pour son front courbé par le vent de la mort,
L'asile de mon sein calme et sûr comme un port.

Mais vous l'avez gardé dans ce Paris funeste.
Ah! sans l'ambition, sans l'amour, sans le reste,
Il se peut qu'aujourd'hui la poésie en deuil
Ne viendrait pas jeter des fleurs sur son cercueil;
Mais enfin il vivrait, et frileuse hirondelle,
Il aurait, au pays regagné d'un coup d'aile,
Trouvé le vrai bonheur obscur et paysan.
J'ai dit; et maintenant, madame, allez-vous-en.

RENÉE.

Eh bien, non! — Je l'aimais comme vous, mieux peut-être,
Comme un prêtre son Dieu, comme un chien son vieux maître;
Pour lui, j'aurais souffert tout, la honte et la faim;
Et vous êtes par trop orgueilleuse, à la fin.
Je l'aimais mieux que vous, vous dis-je! — Hélas! j'y songe :
Quand, voulant me tromper d'un généreux mensonge,
Il me baisait les mains en se disant heureux,
Souvent l'enveloppant d'un regard amoureux,
Je la rêvais pour lui la compagne parfaite
Qu'il faut au solitaire et qu'il faut au poëte,
Bonne, pure, fidèle, avec un air d'ami,
Qui, lorsque le penseur, sous la lampe blêmi,
Las et découragé, dans sa pensée écoute
Palpiter le vol lourd des noirs oiseaux du doute

Et faiblit sous le poids de son duel surhumain
S'approche, blanche et douce, et, touchant de la main
Cette tête un instant du rêve abandonnée,
La baise sur le front, comme une sœur aînée
Fait au frère écolier qui travaille trop tard,
Et dissipe d'un mot les souffrances de l'art.
Je la rêvais pour lui, l'épouse humble et sacrée!
Je la lui souhaitais; et, s'il l'eût rencontrée,
J'aurais fait mon devoir. J'aurais fui, j'aurais fui,
Madame, pour aller mourir bien loin de lui,
Et sans m'en prévaloir, et sans que je lui fisse
Comprendre que c'était un mortel sacrifice,
Afin qu'il m'oubliât et pût jouir un jour
D'un bonheur sans mélange en son nouvel amour.
Voilà ce que j'étais, moi, capable de faire!
— Esclave du serment et du devoir sévère,
O froide fiancée au cœur dur et constant,
Votre inflexible amour en eût-il fait autant?

BERTHE.

En vérité, c'était pour lui votre chimère?
— Mais ce rôle d'épouse, à la fois sœur et mère,
De doux ange gardien du seuil et du chevet,

Le saviez-vous ? naguère il me le réservait.
Ignoriez-vous le nom de cette fiancée
Que pour vous il avait au pays délaissée ?
Et si ce beau scrupule un moment vous troubla,
De penser que pour lui le bonheur était là,
Pourquoi n'eûtes-vous pas alors cette énergie
De dire au pauvre enfant mourant de nostalgie :
Va-t'en et sois heureux !

RENÉE.

Et si je l'avais fait ?
Si je l'avais voulu ?... Vous riez ? En effet,
J'ai tout l'air d'inventer une méchante excuse.
Mais je ne puis souffrir cependant qu'on accuse
De tant de lâcheté mon généreux amour.
Malgré vous, vous saurez ce que j'ai fait. — Un jour...
Il souffrait ; j'étais là quand on vint lui remettre
— Oh ! je verrai toujours sa pâleur ! — une lettre
Qui venait du pays et lui parlait de vous.
Un ami lui disait que vous l'aviez absous,
Mais que vous ne gardiez plus aucune espérance,
Supportant noblement votre chère souffrance
Avec ce désespoir ferme et sans rien d'amer

Des veuves de marins qui regardent la mer.
— Donnez-moi ce papier, dis-je alors égoïste.
Mais il me le tendit avec un geste triste.
Je sentis son regard limpide s'altérer ;
— C'est la dernière fois que je l'ai vu pleurer ! —
Je compris, m'écriant : Il en est temps encore :
Quitte-moi ; sauve-toi là-bas où l'on t'adore,
Où t'attend le bonheur, où t'attend le repos...
— Les pleurs s'étaient séchés dans ses grands yeux si beaux
Pour lui l'illusion était déjà finie.
Un sourire de pâle et discrète ironie
Plissa sa lèvre et fit plus morne son regard.
Puis il me répondit : Je crois qu'il est trop tard ;
Merci ! — Cela d'un ton que je ne peux vous dire.
— C'est la dernière fois que je l'ai vu sourire ! —
Mais que vois-je ? Des pleurs dans vos regards ont lui !
Madame, qu'avez-vous ?

BERTHE.

Vous me parlez de lui.

Brusquement et avec une grande émotion.

Ah ! tenez ! reprenez ce coffret, pauvre femme,
Pardonnez, oubliez une menace infâme !

Moi, vous faire du mal? moi, vous déshonorer?
Non! vous savez trop bien le plaindre et le pleurer.
Vraiment, j'étais cruelle et j'étais insensée.
Vous l'aimiez! j'ai souffert tant à cette pensée!...
Il ne faut pourtant pas que vous vous alarmiez
De tout ce que j'ai dit... Je souffrais... Vous l'aimiez!
Je le sens, votre amour était loyal et tendre.
Pardonnez. Un moment je n'ai pu me défendre
D'un élan de colère et de jaloux émoi;
Mais, pour qu'il me pardonne aussi, pardonnez-moi.
Quoi? nos raisons étaient à ce point endormies
Que, sœurs par le chagrin, nous étions ennemies!
Mais, puisque vous l'aimiez jusqu'au renoncement,
Que votre cœur se ferme à tout ressentiment.
— Pensons plutôt, jetant un regard en arrière,
Au coupable chrétien qui mourut sans prière,
A la grande clémence offrons pour lui, ce soir,
Vous, votre repentir, et moi, mon désespoir.
Il faillit par orgueil. Prions qu'on lui pardonne.
Ah! madame, devant ma piété bretonne
Peut-être je vais voir vos sourcils se froncer.
Pourtant, prier pour lui, c'est encore y penser.
Une fraternité de larmes nous rassemble:
Faisons mieux que pleurer, dites! prions ensemble.

Et, de même qu'un mort s'expose sur le seuil
Avec deux cierges purs veillant près du cercueil,
Ainsi nos deux douleurs sur sa tombe allumées
Exhaleront au ciel leurs âmes parfumées,
Et comme deux ramiers, blancs dans l'infini bleu,
Notre double prière ira jusques à Dieu !

RENÉE.

Ainsi, vous voulez bien, si je vous ai comprise ?...

BERTHE.

Donnez-moi votre main.

RENÉE.

Non ! car je me méprise,
Car je n'ai pas tout dit et je veux dire tout,
Car ma punition doit aller jusqu'au bout.
Oui ! ce qu'à la rivale inexorable et fauve
J'aurais tu, je le dois à celle qui me sauve.
Pour vous mon repentir sera reconnaissant :
De même qu'au péril de perdre tout son sang
On arrache un poignard tremblant dans la blessure,
De même devant vous, pour que vous soyez sûre

Que je me frappe bien de toute ma rigueur,
Je me veux arracher ce lourd secret du cœur.
Allons, relevez-vous, ô pauvre âme opprimée !
Car ce ne fut pas moi qui fus la mieux aimée ;
Car celui dont ce soir nous pleurons le trépas
Même dans mes baisers ne vous oublia pas :
Car vous fûtes toujours ma torture et la sienne ;
Car il ne guérit pas de l'amour ancienne.
Ces souvenirs de vous par moi si bien haïs,
Hélas ! il les aimait comme un chant du pays.
— Seulement sa pitié supportait ma tendresse;
Mais jamais de son cœur je ne fus la maîtresse,
Et j'y sentis toujours, plus intense et plus fort,
Le nostalgique amour dont peut-être il est mort.

BERTHE.

Et qu'importe la fleur qu'il a le plus aimée,
Le lys rigide et pur ou la rose pâmée,
Aujourd'hui que ses jours d'ivresse sont défunts
Et qu'il est mort d'avoir respiré des parfums !
Tout autant que les miens vos pleurs sont légitimes.
Mais gardons la douceur exquise des victimes,
Fières d'avoir été le mirage divin
De l'idéal trompeur qu'il poursuivit en vain.

Le poëte, ô ma sœur, exilé dans la vie,
Garde une soif d'amour toujours inassouvie.
Martyr délicieux, il la lui faut subir
De son premier regard à son dernier soupir.
L'immensité l'attire et l'infini l'affame ;
Et, dès qu'il est atteint, qu'il soit poëme ou femme,
Le rêve qu'il avait si longtemps recherché
S'évanouit ainsi qu'un papillon touché.
Il en souffre, il en meurt ! Et nous sommes des lyres
Que brisèrent ses doigts crispés par les délires
Et qui pleurons, tandis que dans nos cordes d'or
Son âme harmonieuse et douce vibre encor !

RENÉE.

Merci, car jusqu'au bout vous serez généreuse.
— Puissiez-vous donc partir d'ici moins malheureuse,
Peut-être même un peu consolée, en sachant
Qu'il conservait de vous, sérieux et touchant,
Un souvenir pareil à celui qu'un athée
Garde de la prière autrefois récitée
Sur les genoux du père, à l'angle du foyer.
Pour moi, j'ai le devoir douloureux d'oublier.
Je mourrai lentement de ma souffrance intime.
Rougissant de l'amour, rougissant de l'estime

Dont les miens — ironie ! — encor m'entoureront,
Il va falloir chasser la rougeur de mon front,
Et, de mon désespoir domptant la violence,
Attendre pour pleurer la nuit et le silence.
— Et maintenant, adieu, n'est-ce pas? — Je prévois
Que je parle de lui pour la dernière fois;
Car vous allez partir. Là-bas votre pensée
Reprendra sans effort l'habitude laissée.
Vous prîrez pour celui qui n'est plus, et, qui sait?
Pour celle dont l'amour d'abord vous offensait,
Mais s'est fait pardonner, puisqu'au vôtre il ressemble.
Un mot encore avant de n'être plus ensemble.
J'accomplirais bien mieux mon pénible devoir
Si je pouvais encore une fois vous revoir.
Après, je rentrerai dans ma tristesse affreuse
Et je m'efforcerai d'oublier, malheureuse,
Combien il fut aimant, bon, noble, triste et beau.
— Dites. Rien qu'une fois?

BERTHE

Demain, sur son tombeau.

Septembre 1869.

FAIS CE QUE DOIS

ÉPISODE DRAMATIQUE

EN UN ACTE, EN VERS

Représenté pour la première fois sur le théâtre de l'Odéon
le 21 octobre 1871.

A BEAUVALLET,

Comme un témoignage du profond chagrin que m'a causé le douloureux accident qui a empêché le grand tragédien de créer le rôle de Daniel.

A LOUIS DUMAINE,

Son élève, qui, en disant ces quelques vers, a fait planer sur les spectateurs l'âme même de la Patrie,

A tous deux,
Admiration et reconnaissance.

FRANÇOIS COPPÉE.

21 octobre 1871.

PERSONNAGES :

DANIEL, maitre d'école. . . M. DUMAINE.

MARTHE, veuve d'un officier. Mlle SARAH BERNHARDT.

HENRI, son jeune fils. . . . Mlle JANNE BERNHARDT.

Dans un port de mer, en 1871.



FAIS CE QUE DOIS

La terrasse d'un hôtel meublé, dans un port. Au fond, par une galerie à jour, on aperçoit des mâts de navire et l'horizon de la mer. — Au lever du rideau, Marthe, en grand deuil, est assise. Son fils Henri, garçon de quatorze ans environ, en deuil aussi, se tient debout auprès d'elle.

SCÈNE I.

MARTHE, HENRI.

HENRI.

Ainsi, nous émigrons?

MARTHE.

Oui, nous quittons la France.

HENRI.

Voyager ! quel bonheur !

MARTHE.

C'est assez de souffrance.
Ces quelques mois me font plus vieille de dix ans.
Nous avons des moyens de vivre suffisants,
Et nous nous embarquons, ce soir, pour l'Amérique.
Non! je ne forme pas un espoir chimérique
En croyant que là-bas tu feras ton chemin.
Mais, ici, j'ai vraiment trop peur du lendemain!
Nous partons.

HENRI.

Tu seras heureuse?

MARTHE.

Je l'espère.

L'enfant s'éloigne et va regarder l'Océan;
elle le suit des yeux.

Cette guerre maudite! elle m'a pris ton père,
Et je ne connais pas l'endroit de son tombeau;
Et toi, mon bien-aimé, toi, si pur et si beau,
On te réserverait la même destinée!
— O France que j'aimais, patrie où je suis née,
Dont le langage set doux à mes lèvres toujours,

Car enfin c'est celui de mes jeunes amours
Et celui dans lequel ce fils m'a dit : Ma mère !
Hélas ! je devais donc t'accuser d'être amère,
Trouver ton ciel funeste et ton air étouffant !
Mais tu m'as faite veuve et je n'ai qu'un enfant.

HENRI.

Comme c'est beau, la mer ! et comme un long voyage,
Ce doit être amusant ! Mais vois donc ce nuage
De fumée et ce grand vaisseau.

MARTHE.

C'est un steamer
Qui revient de là-bas.

HENRI.

Comme c'est beau la mer !
Tantôt, maman, j'ai vu notre trois-mâts qu'on charge.
Un matelot disait : — Le vent souffle du large. —
Cela faisait flotter, ainsi que des rubans,
Les joyeux pavillons pavoisant les haubans ;
Un mulâtre, tout noir sous la blancheur du linge,
Passait ; un petit mousse, agile comme un singe,
Descendait d'une vergue ; et, tout le long des quais,

Au milieu des ballots, des fruits, des perroquets,
De l'odeur du goudron et du frisson des voiles,
Enchanté, je lisais, peints en noir sur des toiles,
Ces noms clairs et légers comme des cris d'oiseau :
Le Brésil, La Plata, Lima, Valparaiso.
Oh! partir sur la mer ! — Et puis j'ai du courage.
J'ai réfléchi. Tant pis si nous faisons naufrage.
Comment! j'aimerais mieux que la mer écumât,
Car je te sauverais sur un débris de mât.
Je sais mon Robinson par cœur. Que tu le veuilles
Ou non, je te ferais une maison de feuilles
Sur une plage d'or, devant les flots nombreux,
Et là nous resterions tout seuls et très-heureux,
Bien plus, chère maman, qu'ici nous ne le sommes;
Car ne te vois-je pas triste parmi les hommes?

MARTHE.

Enfant!

A part.

Comme à cet âge on sait vite oublier!

Haut.

Allons! va voir un peu jusqu'à notre voilier :
Je crains que l'on n'ait pas inscrit notre passage.

HENRI.

J'y cours

MARTHE.

Embrasse-moi, mon mignon, et sois sage.

Henri l'embrasse et sort

SCÈNE II.

MARTHE.

Non! si je n'étais pas heureuse dans l'exil,
Du moins ce pauvre cher petit le sera-t-il.
La patrie, après tout, un préjugé vulgaire,
Qui me prendrait cet ange à la prochaine guerre
Et qui le jetterait en pâture au canon!
Et cependant, ô France! il prononçait ton nom,
Ce héros que j'aimais, tombé dans la mêlée.
— Mon Dieu, s'il pouvait voir que je m'en suis allée
Du village de France où nous fûmes heureux,
Et qu'en deuil, à travers le monde aventureux,
J'emmène son enfant pour tenter la fortune;
Si tout sanglant... Ce songe horrible m'importune.
Mais je suis mère, et j'ai bien fait comme je fis.
Je n'ai d'autre devoir que de sauver mon fils.
Mon âme interrogée a confiance en elle;
Elle doit écouter sa crainte maternelle.
Tout autre sentiment dans mon cœur est tari.

Daniel parait au fond.

Ah! Daniel, le vieil ami de mon mari!

SCÈNE III.

MARTHE, DANIEL.

DANIEL.

Vous partez?

MARTHE.

Ce soir même.

DANIEL.

Et l'enfant?

MARTHE.

M'accompagne.

DANIEL.

Ecoutez. Dans la pauvre école de campagne
Où j'apprends l'alphabet aux petits paysans,
Je n'ai là que des cœurs bons et peu médisants :
Mais lorsqu'ils ont appris que, pour un long voyage,
Avec leur jeune ami vous quittiez le village,
Que devant l'avenir sombre et plein de danger,
Leur petit compagnon fuyait à l'étranger,

O Marthe, ils ont trouvé le mot qui déconcerte,
Et, comme d'un soldat, ils ont dit : — Il déserte.

MARTHE.

Mon ami!...

DANIEL.

Votre fils, c'est vrai, n'est qu'un enfant :
Vous disposez de lui; mais l'honneur vous défend
De l'entraîner si loin, avant qu'il y consente.
Avez-vous éclairé sa jeune âme innocente?
De vous, pauvre affolée, a-t-il bien pu savoir
Ce qu'est une patrie et quel est son devoir?
Connaît-il cette guerre infâme et notre haine?
Sait-il qu'on nous a pris l'Alsace et la Lorraine,
Que Metz et que Strasbourg ont dû courber leurs fronts
Sous le joug allemand, et que nous en souffrons
Comme un soldat, pendant sa vieillesse attristée,
Souffre encor dans sa jambe autrefois amputée?
Sait-il que dans nos mains on a brisé le fer?
Et sait-il que son père est mort à Frœschwiller?

MARTHE.

Oui. Mais il sait encore, et surtout, que je l'aime,
Qu'il est toute ma vie et mon espoir suprême,
Et, s'il fallait le perdre, enfin, que j'en mourrais.

DANIEL.

Marthe !

MARTHE.

Rappelez-vous le soir où je pleurais,
Près de vous, au début de l'affreuse campagne,
Lorsque cet officier, captif en Allemagne,
M'envoya cette croix d'honneur de mon mari
Et ces mots par lesquels je sais qu'il a péri.
Rappelez-vous. C'était une nuit de septembre.
M'agenouillant alors du côté de la chambre
Où se trouvait le lit de mon fils endormi,
Ardemment j'ai prié devant vous, mon ami,
Disant : — Conservez-le, Seigneur plein d'indulgence,
Pour mon amour.

DANIEL.

Et j'ai songé : Pour la vengeance.
O Marthe, au nom du sang, au nom des pleurs versés...

MARTHE.

Non. La France m'a pris mon époux : c'est assez.

DANIEL.

Vous ne pouvez partir.

MARTHE.

Dès ce soir, je l'emmène.

DANIEL.

Lâcheté!

MARTHE.

Je n'ai pas l'âme d'une Romaine

DANIEL.

Mais vous regretterez demain ce moment-ci.

MARTHE.

Je suis mère.

DANIEL.

La France est une mère aussi.

MARTHE.

Une mère qui veut qu'on s'égorge pour elle.

DANIEL.

Nous lui devons nos bras pour venger sa querelle.

MARTHE.

Et vous vous déchirez entre vous aujourd'hui.

DANIEL.

O Marthe ! votre époux vous entend !

MARTHE.

Oui, c'est lui
Dont la voix dit : Va-t'en ! — tout bas à mon oreille.

DANIEL.

Vous blasphémez !

SCÈNE IV.

MARTHE, DANIEL, HENRI.

HENRI.

Maman, le navire appareille,
Et ses voiles déjà palpitent dans le ciel.
Partons vite, partons ! Ah ! monsieur Daniel.

DANIEL.

Henri...

MARTHE.

N'écoute pas cet homme ; il va te dire,
Enfant, qu'il ne faut pas monter sur ce navire,
Il va t'épouvanter du voyage lointain,
Des dangers inconnus et du but incertain.
Puis il prononcera bien haut le nom de France;
Il voudra te donner sa menteuse espérance ;
Il prédira des temps meilleurs, des jours plus beaux,
Un souffle glorieux passant dans les drapeaux,
Et les joyeux soldats, marchant à la frontière.
N'écoute pas cet homme, enfant ! Ta vie entière,

Il la sacrifierait à son rêve trompeur.
Il fera résonner les grands mots qui font peur,
Évoquant le passé sombre et les morts eux-mêmes.
— Enfant, n'écoute pas cet homme, si tu m'aimes.

DANIEL.

Marthe, vous vous trompez : et je ne doute pas
Du calme et vrai bonheur qui vous attend là-bas.
Vous me connaissez trop pour croire que je mente.
Partez. Le ciel est pur et la mer est clémente.
Vous avez le bon vent et le flot régulier.
Partez. Le nouveau Monde, au sol hospitalier,
Où vous irez, conduits par la brise docile,
Vous garde ses déserts immenses pour asile,
Qui, dans la solitude, au soleil assoupis,
N'attendent qu'un colon pour se charger d'épis,
Et ses plaines sans fin et jamais parcourues
Où l'on trouve de l'or au sillon des charrues.
C'est là qu'est le bonheur. Aussi, je vous le dis,
Partez. Vous trouverez là-bas un paradis.
— Pour un homme pratique, et qui compte, et qui s'aime,
La patrie est le champ qu'on laboure et qu'on sème,
Et c'est un sentiment très-stupide et très-vieux

De s'attacher au sol où dorment les aïeux.
Et puis, que quittez-vous ? une France frappée,
Qui saigne en s'appuyant sur un tronçon d'épée.
Fuyez. Vous resteriez ici dans un enfer.

Avec une profonde tristesse.

Nous sommes arrivés à notre âge de fer,
Et ce pays descend une fatale pente.
Espérer qu'il s'arrête un jour et se repente,
Nourrir cette sublime et folle illusion
Qu'il redevienne encor la grande nation,
Qu'il se relève enfin, je ne l'ose plus guère.
Hélas! ce que j'ai vu dans la dernière guerre
M'a souvent fait penser que j'avais trop vécu,
Et, dussé-je irriter ta rage de vaincu,
Peuple qui dans l'orgueil et le mal persévères,
Tes fils sauront de moi les vérités sévères.
Oui! lorsque dans l'école ils viendront se ranger
Et sur nos grands malheurs d'hier m'interroger,
Il faudra que leur maître accablé leur raconte
Qu'il a pleuré du sang et sué de la honte.
Il faudra qu'il distingue, en sa ferme équité,
De ce qui fut fatal, ce qui fut mérité;
Qu'il leur dise quel vent d'incroyable folie

Souffla pendant six mois sur la France envahie;
Ces chefs et ces soldats se jetant sans raison
Le mot de lâcheté, le mot de trahison;
Les factieux, malgré le danger de la ville,
Réservant leurs fusils pour la guerre civile;
Les aboîments des clubs. les efforts des partis
Pour le malheur public à peine ralentis;
La foule se grisant de journaux et d'affiches;
La chasse aux croix d'honneur; des gens devenus riches
En volant sur le pain et l'habit du soldat;
Et, dernier déshonneur et suprême attentat!
A l'heure du profond désespoir et des larmes
Où Paris épuisé dut déposer les armes,
A l'heure où, sous ces murs, ceux qui l'avaient vaincu,
Tristes que le géant eût encore survécu,
N'osaient trop s'approcher et se disaient: — Il bouge! —
L'émeute parricide et folle, au drapeau rouge,
L'émeute des instincts, sans patrie et sans Dieu,
Ensanglantant la ville et la livrant au feu,
Devant les joyeux toasts portés à nos ruines
Par cent mille Allemands debout sur les collines!

HENRI.

O maître, finissez. Vous me faites rougir.

DANIEL.

Non, enfant, il est temps encor de réagir :
Parfois la guérison est prompte après la crise.
Oui! je veux appliquer le fer qui cautérise
Sur le mauvais orgueil, dans ces jeunes esprits.
Mais, lorsque je verrai qu'ils m'ont enfin compris
Et qu'ils courbent le front sous ma sombre parole,
Alors je leur tiendrai le discours qui console.
— Je leur dirai qu'il fut encore des héros
Chez nos pauvres soldats arrachés aux hameaux,
Lorsque nous inonda cette effroyable armée;
Comme on a bien souffert dans la ville affamée
Où pas un ne parlait de se rendre, pas un!
Et comme on a bien su mourir à Châteaudun
Je leur dirai comment, dans Paris qu'on assiége
Et dans les camps lointains dispersés sur la neige,
On lutta de son mieux et l'on fit son devoir;
Comment ceux-ci voyant toujours l'horizon noir,
Ceux-là croyant toujours, ô France! à ton étoile,
Mangèrent le pain dur, dormirent sous la toile
Et tombèrent, vaincus, mais frappés par devant.
Je leur raconterai ces histoires, enfant:

Je les enivrerai de haine et de souffrance,
Et je préparerai des vengeurs à la France.

HENRI.

Des vengeurs!

MARTHE.

Daniel, Daniel, songez-y.
Vous le savez : je n'ai que ce pauvre enfant-ci.
Vous savez quelle fut la mort affreuse et lente
De son père, couché sur la paille sanglante,
Au milieu des hourrahs vainqueurs des ennemis.
Vous-même convenez que le doute est permis,
Que cette nation est peut-être perdue.
Daniel, répondez. Faut-il qu'on me le tue
Pour un dernier effort inutile, pour rien?
Oh! je n'ai plus d'espoir!

DANIEL.

Marthe, écoutez-moi bien.
Je suis simple d'esprit et n'ai rien d'un prophète,
Et pourtant, malgré tout, malgré notre défaite,
Je crois que nous pouvons encore être sauvés.

MARTHE.

Mais un enfant!...

DANIEL.

Enfants, c'est vous qui le pouvez.
Car pour notre revanche, hélas! trop peu certaine,
Nous n'osons entrevoir qu'une date lointaine.
L'œuvre doit être longue et patiente; et nous,
Nous qui vous aurons fait monter sur nos genoux
Afin de vous parler plus près des représailles,
Lorsque vous partirez, enfants, pour les batailles,
Nos cheveux déjà gris seront tout à fait blancs,
Et nous vous bénirons avec des bras tremblants.

MARTHE.

Vous doutez cependant de ce pays frivole?

DANIEL.

Nous le transformerons, nous, les maîtres d'école.
Donnez vos fils; ils sont ardents et belliqueux.
Donnez. Nous sauverons la patrie avec eux.
— Si nous le voulons bien...

MARTHE.

La revanche! chimère,
Vain rêve, œuvre impossible!

HENRI.

Ecoutons-le, ma mère.

DANIEL.

Oui, si ce peuple veut et si tout son passé
De folie et d'erreur est un jour effacé,
Si de son ignorance enfin il se délivre,
S'il apprend à choisir la parole et le livre,
S'il cherche le progrès logique et régulier,
S'il se plie à la loi, s'il sait répudier
La révolution dont le monde s'effraie,
Et, prenant le chemin de la liberté vraie,
Qui n'est que le respect de soi-même et d'autrui,
S'il répare et maudit ses fautes d'aujourd'hui,
Il reprendra sa place à la tête du monde.
Certe, avant de fonder la paix bonne et féconde,
Il lui faudra combattre encore, il lui faudra
Une guerre où l'Europe entière tremblera;
Car il n'est pas de joug qu'enfin on ne secoue,
Il ne peut pas garder ce soufflet sur la joue.

Mais pour cette œuvre sainte il n'a qu'un seul moyen,
C'est de faire un soldat de chaque citoyen,
De la patrie entière une famille armée
Et du seul sentiment du devoir enflammée,
Où le riche bourgeois coudoîra l'artisan,
Où le noble sera l'égal du paysan.
Car dans le régiment la nation se mêle :
On partage la tente, on mange à la gamelle,
On se voit, on se parle et l'on devient amis.
Et quand tous ces soldats, à de vrais chefs soumis,
S'estimant, et montrant, dans le même service,
Un même dévoûment, un même sacrifice,
Contents du travail fait et du fusil porté,
Unis par les liens de la fraternité,
Marcheront dans le rang, calmes, forts, sans murmure,
O mon pays en deuil, la chose sera mûre,
Et, poussant vers le ciel ton cri de conquérant,
Tu pourras les répandre alors comme un torrent,
Et planter, glorieux, les trois couleurs altières
De notre vieux drapeau sur nos vieilles frontières !

MARTHE.

Et si nous succombons encore? Si, vainqueur,
Le fer de l'Allemand nous entre jusqu'au cœur?

Si Paris voit encore autour de ses murailles...?

DANIEL.

Femme, nul ne connaît le destin des batailles.
Mais, s'il doit les revoir couvrir son horizon,
Que Paris cette fois songe à son vieux blason.

Avec enthousiasme.

O navire! voilà bien longtemps que la houle
Sur le morne Océan te harcèle et te roule,
Et que le rude assaut des lames et des vents
Fait craquer ta carène et grincer tes haubans.
Nous t'avons vu souvent, sous l'effort de l'orage,
Courir vers les écueils et voler au naufrage,
O vaisseau qui du grand Paris portes le nom!
Dans l'ouragan hurlant plus haut que le canon,
Nous t'avons vu souvent t'abîmer sous la brume;
Mais tu te relevais toujours, couvert d'écume,
Superbe, et vomissant l'eau par les écubiers.
Donc, s'il faut qu'à la fin, Français, vous succombiez
Dans un combat suprême, écrasés par le nombre,
Si Paris doit périr, si c'est bien l'heure sombre
D'amener pavillon ou de couler à pic,
Souviens-toi de Jean-Bart et de Du Couëdic,

Navire, souviens-toi de Villaret-Joyeuse !
Lorsqu'après la bataille atroce et furieuse,
Rouge de sang, n'ayant plus de mâts, plus d'agrès,
Tu verras ces maudits face à face, tout près,
Et te jetant déjà les chaînes de l'esclave,
Meurs en volcan pour les engloutir sous ta lave !
Et que le monde entier convienne avec effroi
Que le sort du *Vengeur* est seul digne de toi !

HENRI

O mère, il a raison. C'est un conseil funeste
Que te donnait tout bas ton désespoir.

A Daniel.

Je reste.

MARTHE, *à Daniel.*

Hélas! qu'avez-vous fait ?

DANIEL.

Le devoir est ici.

MARTHE, *à Henri.*

Tu l'exiges de moi, cruel enfant ?

HENRI, *se jetant à son cou.*

Merci !

MARTHE.

Soit, je cède, et je mets au ciel mon espérance.
Dieu, protége mon fils!

DANIEL.

Dieu, protége la France!



L'ABANDONNÉE

DRAME EN DEUX ACTES, EN VERS,

Représenté pour la première fois sur le théâtre du Gymnase
le 13 novembre 1871.

PERSONNAGES:

JULIEN.	MM. Villeray.
UN AUMONIER.	Derval.
UN ÉTUDIANT.	Murray.
LOUISE.	Mlles Vannoy.
PREMIÈRE GRISETTE. .	Bédard.
DEUXIÈME GRISETTE .	Juliette,
UNE INFIRMIÈRE.	Mme Prioleau

L'action se passe à Paris: le premier acte, vers 1835;
le second acte, douze ans après.



L'ABANDONNÉE

ACTE PREMIER

Le boulevard d'Enfer tel qu'il était en 1835. Le soir, l'été, vers le coucher du soleil. Au fond, voilée par le feuillage, la lointaine illumination du bal de la Grande-Chaumière. Au second plan, à droite, un banc sous les arbres. Au lever du rideau, Julien descend le boulevard, à pas lents.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIEN.

Que la soirée est chaude et comme je suis las !
— Je voulais travailler ; mais l'odeur des lilas,
Si douce, m'a surpris, lisant à ma fenêtre.
Il semblait que sa tiède ivresse, qui pénètre,
Me voulût alanguir et qu'elle me cherchât.

Je suis sorti, laissant Cabanis et Bichat
Et fermant mes poudreux atlas d'anatomie.
Mais la subtile odeur, ainsi qu'une ennemie,
M'a suivi sous les vieux arbres du Luxembourg
Et m'accompagne encor dans ce lointain faubourg
Je suis passé tout près de la Grande-Chaumière
Dont j'aperçois d'ici la joyeuse lumière;
J'ai flâné sur le seuil éblouissant du bal,
Et là, j'ai vu, riant ainsi qu'au carnaval,
Des grisettes au bras, entrer mes camarades...
Mais à quoi donc rêvé-je? — Il faut gagner mes grades
Car le brave semeur de blé dont je suis fils
Peine à m'entretenir sur ses maigres profits:
Car il faut, comme lui, que je travaille et jeûne;
Car je suis pauvre et n'ai pas le droit d'être jeune.
Le plaisir est pour moi comme un livre fermé
C'est égal! J'ai vingt ans; voici le mois de mai
Ce beau soir de printemps me verse son ivresse;
Et je suis seul, tout seul, sans ami, sans maîtresse.
Mais qu'ai-je donc, ce soir? Là-bas, loin de Paris,
Mon père, pauvre vieux bonhomme en cheveux gris,
Après avoir sué tout le jour sur la plaine,
Met pour moi les écus au fond du bas de laine;
Et je voudrais... Allons, jeune homme, je t'absous;

Mais loge sous les toits, dîne pour quinze sous,
Respire l'hôpital qui dégoûte et qui navre,
Fouille les in-quarto, pâlis sur le cadavre,
Deviens ambitieux! Pour toi c'est le devoir.
Ferme bien le rideau de ton grenier, ce soir,
Pour te cacher ce ciel d'été dont tu t'enivres,
Et courageusement va retrouver tes livres!

SCÈNE II.

JULIEN, UN ETUDIANT.

L'étudiant arrive par le fond, joyeusement et les mains dans les poches, le béret sur l'oreille, la vareuse ouverte, la chemise débordante, le pantalon à grands carreaux. — Un type de Gavarni.

L'ÉTUDIANT.

Ah! Julien!

JULIEN.

Bonsoir.

L'ÉTUDIANT.

Où vas-tu de ce pas?

JULIEN.

Je rentre travailler.

L'ÉTUDIANT.

Moi, je ne rentre pas.
Je ne veux pas rentrer de quinze jours. Que diantre
C'est ce soir jour de bal, mon cher. Est-ce qu'on rentre

JULIEN.

Toujours fou?

L'ÉTUDIANT.

Mon ami, tu me parais en train
De vouloir dépasser Lisfranc et Dupuytren.
Tu feras du tapage au grand jour de la thèse.
Ton scalpel est fameux. Même, par parenthèse,
Tu pourrais postuler un emploi de bourreau.
Tu dissèques ainsi qu'on découpe un perdreau,
Très-délicatement, au bout de la fourchette.
Tu dérobes, pour mieux travailler en cachette,
Les débris du sujet; et le bonnet carré
T'est promis, c'est certain. *Dignus es intrare.*
Mais crois-tu qu'avec des bouquins et des squelettes
On ait fait, mon ami, des études complètes?
Ignores-tu qu'il est un suprême examen
Où tu serais, naïf, refusé haut la main?
J'interroge. Réponds et rassemble tes ruses.
Je ne te ferai pas de questions abstruses,
Par exemple la date où l'on me recevra
Docteur ou le total des amants de Clara.
Ceci, c'est un mystère interdit aux profanes.
Je vais te demander, mon cher, le pont aux ânes,

Ce qu'on apprend tout seul et sans se déranger.
Chante-moi le dernier couplet de Béranger.
Dis-moi qui de Frisette ou d'Hermance est la rousse,
Qu'écrit-on à son père alors qu'il se courrouce?
Est-ce au mois de juillet ou bien est-ce au mois d'août
Qu'on va, par la galiote, à la foire à Saint-Cloud?
Où peut-on convoler sans maire et sans écharpe?
A quel bout de la rue illustre de La Harpe
Fleurit l'estaminet le plus mal fréquenté?
Que vaut ce pantalon au Mont-de-Piété?
Indique un jeu de Siam où la bière soit bonne.
Quel professeur va-t-on siffler à la Sorbonne?
Quel fruit plus volontiers l'arbre de Robinson
Produit-il, l'omelette ou bien le saucisson?
Dis la longueur du nez d'un créancier qu'on trompe
Et dans quel cabaret sonne-t-on de la trompe?

JULIEN.

C'est vrai, je ne puis pas te répondre.

L'ÉTUDIANT.

Ignorant!

JULIEN.

Mais mon excuse est là pour un crime aussi grand.
Je suis très-pauvre.

L'ÉTUDIANT.

Ami, je le savais. Oublie
Ce que j'ai dit de trop dans ma bonne folie.
Mais cependant, au fond, je n'ai pas tort, vois-tu !
Dans trop de solitude et dans trop de vertu,
Bien tristement, je vois s'écouler ta jeunesse.
N'espère pas, mon cher garçon, qu'elle renaisse :
Elle passera vite ; et tu regretteras
De n'avoir pas senti, s'appuyant sur ton bras,
Sauter à tes côtés une fillette ingambe
Et de n'avoir jamais, autour du punch qui flambe,
Ri de toutes tes dents avec de francs amis.
Un peu d'étourderie à notre âge est permis.
— Je suis pauvre, dis-tu. Moi, je ne suis pas riche.
Eh ! le bonheur qu'on paie est un jeu qui nous triche.
Que te demande-t-on? De perdre un peu de temps,
D'écouter le conseil joyeux de tes vingt ans
Et de laisser enfin se défroncer la ride
Qu'entre tes deux sourcils creuse un travail aride.
Puis — avec des amis nous en causions hier,
Et je t'en dois l'aveu — l'on te trouve trop fier,
Trop sauvage. Il serait décent que tu parusses
Une fois, tout au moins, sur les montagnes russes,

Et que, sous ces lampions cachés dans les tilleuls,
Tu risquasses, un soir, quelques cavaliers seuls.
— Allons, laisse-toi faire, entrons à la Chaumière,
Faisons un tour de bal ensemble, et la première
Qui trouve tes yeux doux, bien ! nous vous marierons,
Et j'offre aux épousés le cidre et les marrons.

JULIEN.

Je ne puis.—Mais, vraiment, cet amour est le vôtre :
Prendre celle qu'on vit, la veille, au bras d'un autre,
Et la laisser ensuite à quelque amant nouveau ?

L'ÉTUDIANT.

Jamais ces visions ne troublent mon cerveau.

JULIEN, *rêveur.*

Moi ! si j'aime une fois, ce sera pour la vie.

L'ÉTUDIANT.

Ah ! ceci, c'est de la haute philosophie.
Je suis d'une autre humeur. Je laisse quelquefois
La pipe que je fume et le verre où je bois,
Et, lorsque je reviens, je ne suis pas sévère
Si quelqu'un a fumé ma pipe et bu mon verre.

JULIEN.

Grand merci !

L'ÉTUDIANT.

Bah ! je sais qui te convertira.
Me suis-tu, Julien ?

JULIEN.

Non.

L'ÉTUDIANT.

Comme il te plaira.

Il sort en chantant :

Messieurs les étudiants
S'en vont à la Chaumière
Pour y danser l'cancan...

Sa voix se perd dans le lointain.

SCÈNE III.

JULIEN.

Il part, la joie au cœur, la chanson dans la bouche;
Et moi, suis-je bien sûr de ma vertu farouche?
Ai-je bien répondu toute la vérité,
Et son tableau brutal ne m'a-t-il pas tenté?
— Quelle étrange langueur flotte donc dans l'espace!
Le nocturne regard d'une femme qui passe
Ou la rencontre faite, à l'ombre des chemins,
Des amoureux ravis qui se tiennent les mains
Et vont en se parlant tendrement à l'oreille,
Ne m'ont jamais causé d'émotion pareille.
Il me semble que c'est pour la première fois,
Azur profond des soirs d'été, que je te vois,
Et que vous me troublez, et que je vous respire,
Chauds parfums envolés dans le vent qui soupire.
— Je m'assieds. Je ne puis secouer ma torpeur.

SCÈNE IV.

JULIEN,
LOUISE, DEUX GRISETTES.

Julien est assis dans l'ombre, au second plan, et observe les jeunes filles.

PREMIÈRE GRISETTE.

Ainsi, tu ne viens pas ce soir au bal?

LOUISE.

J'ai peur.

DEUXIÈME GRISETTE.

Quoi? Peur d'aller au bal? Mais c'est une folie.
Quand on n'a que seize ans ..

PREMIÈRE GRISETTE.

Et quand on est jolie.

DEUXIÈME GRISETTE.

Tes effrois y seraient au plus vite apaisés.
On ne t'y mangera jamais que de baisers.

LOUISE.

Mais je ne danse pas.

PREMIÈRE GRISETTE.

Fi! vilaine hypocrite!
On t'a bien vue avec la grande Marguerite
Au fond du magasin faire des entrechats.

LOUISE.

Et puis, je ne suis pas habillée, en tout cas.

DEUXIÈME GRISETTE.

Tu l'es trop. Laisse voir tes cheveux, ton corsage,
Ote ton mantelet et ce bonnet trop sage,
Ma chère, et te voilà toute prête. En avant!

LOUISE.

Je n'ose pas.

DEUXIÈME GRISETTE.

Vas-tu faire toujours l'enfant?

PREMIÈRE GRISETTE.

Voilà. Mademoiselle a peur qu'on la soupçonne,
Ce soir, chez ses voisins, ou que notre patronne,
Qui pour le militaire a pourtant du penchant,
Tienne sur sa vertu quelque propos méchant.

LOUISE.

Moqueuse !

DEUXIÈME GRISETTE.

Ou bien peut-être est-elle la promise
Du menuisier qu'on voit en manches de chemise,
Raboter en chantant, au fond de notre cour ;
Ivres de bon motif et de parfait amour,
Ils s'aiment ! et bientôt, nous irons, pauvre fille,
Scandaliser son bal de noce, à la Courtille.

LOUISE.

Pourquoi me tourmenter, méchantes, et pourquoi
Me vouloir attirer au plaisir malgré moi,
Lorsque je ne m'y sens pas du tout destinée ?
Pourquoi me tentez-vous ?

PREMIÈRE GRISETTE.

Mais, petite obstinée,
Parce que nous avons pour toi quelque amitié,
Que tu nous fais du mal...

DEUXIÈME GRISETTE.

Que tu nous fais pitié...

PREMIÈRE GRISETTE.

Que tu mènes enfin une vie impossible.

LOUISE.

Comment? n'est-elle pas simple, heureuse et paisible?

DEUXIÈME GRISETTE.

Bah! Loger près du ciel, dans un grenier très-laid,
Descendre le matin chercher son sou de lait,
Travailler, se nourrir d'eau claire et de salade,
Et se laisser vieillir! — J'en tomberais malade.

PREMIÈRE GRISETTE.

Ne sais-tu pas qu'on n'a ces doux yeux séduisants

Qu'une fois, ma mignonne, et qu'une fois seize ans ?
Ne sens-tu pas ton cœur battre dans ta poitrine?
Réponds : Veux-tu coiffer la sainte Catherine
Et n'avoir plus jamais pour joie et pour chagrin
Que l'amitié d'un chat et la mort d'un serin ?

LOUISE.

C'est possible. Mais vous, les rieuses, les folles,
Trouvez-vous le bonheur dans vos plaisirs frivoles ?
Toi, Jeanne, je t'entends quelquefois soupirer ;
Et toi, je t'ai bien vue, un jour, Lise, pleurer.
Henri te négligeait ; Albert t'avait grondée.
Que sais-je? Eh bien, alors, moi, je me fais l'idée
Qu'il vaut mieux que mon cœur palpite à petits coups
Calmes et réguliers, comme lorsque je couds
Et marque la mesure au pas de mon aiguille.
C'est vrai : je suis encore une petite fille.
Peut-être que demain la joie ou la douleur
Doit s'ouvrir brusquement en moi comme une fleur.
Peut-être!... En attendant, votre gaîté m'étonne.
Je pense que le vrai bonheur est monotone,
Qu'il est formé de jours tous pareils, longs et doux,
Et que je suis au fond plus heureuse que vous.

PREMIÈRE GRISETTE.

Je ne m'attendais pas à ta morale, certe.
Mais ne croirait-on pas que nous voulons sa perte,
Quand nous lui proposons d'entrer, tout simplement,
Avec nous dans ce bal ?

LOUISE.

Ce bal ? c'est donc charmant?

PREMIÈRE GRISETTE.

Ah! nous voulons savoir.

DEUXIÈME GRISETTE.

Nous sommes curieuse.

PREMIÈRE GRISETTE.

Eh bien, je ne ferai pas la mystérieuse
C'est enivrant...

DEUXIÈME GRISETTE.

Exquis...

PREMIÈRE GRISETTE.

Adorable.

DEUXIÈME GRISETTE.

Divin...

PREMIÈRE GRISETTE.

Mieux que dans les romans de Paul de Kock, enfin!

LOUISE.

Mais encor?...

PREMIÈRE GRISETTE.

Dès la porte, on est comme entraînée :
La voûte de verdure est toute illuminée;
On se trouve au milieu de jeunes gens si gais...

DEUXIÈME GRISETTE.

Et surtout, comme ils sont polis et distingués!

PREMIÈRE GRISETTE.

Vous passez; on vous suit, et vous allez plus vite.
Un danseur vous aborde alors et vous invite,
Et l'orchestre prélude au loin, si mollement!
Et la valse! ah! la valse est un ravissement.

Tu valserais très-bien, sais-tu, toi, si légère.
On s'arrête, accablée; et la danse, ma chère,
Est finie; et l'on va, par deux, sous les bosquets,
Où votre cavalier vous offre des bouquets
Et vous conte tout bas des choses qui font rire.

DEUXIÈME GRISETTE.

Et puis, ce n'est pas tout et nous devons lui dire,
Outre les fleurs, la danse et les beaux compliments,
Le plaisir capital, les rafraîchissements.

PREMIÈRE GRISETTE.

C'est juste : sans douceurs, pas de fête complète.
Les glaces, les sorbets...

DEUXIÈME GRISETTE.

Et surtout la galette.

PREMIÈRE GRISETTE.

Et puis... mais on ne peut pas tout dire à la fois,
L'escarpolette russe...

DEUXIÈME GRISETTE.

Et les chevaux de bois...

PREMIÈRE GRISETTE.

Le tir aux macarons ..

DEUXIÈME GRISETTE.

La foire au pain d'épice...

PREMIÈRE GRISETTE.

Et le galop final dans un feu d'artifice!
Maintenant tu connais la pièce et le décor.
Voyons, mignonne, es-tu séduite?

LOUISE.

Pas encor.
Toute hésitation en moi n'est pas éteinte;
Et le désir naîtrait sans dissiper la crainte.

DEUXIÈME GRISETTE.

Laissons-la seule, alors. Il est tard; et pourtant
Tu dois te rappeler, Jeanne, qu'on nous attend.

PREMIÈRE GRISETTE.

Tu ne nous en veux pas, au moins, de notre zèle?

LOUISE.

Non. Amusez-vous bien.

LES DEUX GRISETTES.

Adieu.

Elles sortent en courant.

SCÈNE V.

JULIEN, LOUISE.

Louise reste un moment rêveuse, en silence. Julien, sortant de l'obscurité où il était assis, s'approche d'elle, la casquette à la main.

JULIEN.

Mademoiselle,
Tout à l'heure j'étais dans cette ombre perdu,
Et j'ai, sans le vouloir, tout vu, tout entendu.
Ne me regardez pas de cet air qui s'offense.
Vous avez la pudeur exquise de l'enfance:
Ayez sa confiance heureuse; et que vos yeux
N'arrêtent pas un bien timide audacieux.

LOUISE.

Je ne vous connais point. Qu'avez-vous à me dire?

JULIEN.

Oh! ne me troublez pas non plus par un sourire
Car je préférerais encor votre courroux.

— Je suis pauvre, je suis du peuple comme vous.
Comme vous, je travaille et je vis solitaire.
Mon père est éloigné de moi ; je n'ai sur terre
Qu'un compagnon très-sûr, mais bien froid, le devoir.
J'errais ici, sentant vaguement s'émouvoir
Les jeunes passions dans mon cœur endormies,
Lorsqu'un de mes amis — vous avez des amies —
Me parla de ce bal et m'offrit de choisir
Entre ma rude vie et son léger plaisir;
Mais je n'ai pas à ses discours prêté l'oreille.
Vous voyez : mon histoire à la vôtre est pareille.
Pour avoir entendu leurs voix vous proposer
Le dangereux bonheur et, vous, le refuser,
Ma sympathie, hélas! n'a nul droit à la vôtre
Et nous sommes encore étrangers l'un à l'autre;
Mais je n'ai pas voulu vous voir partir d'ici
Sans vous dire : Courage, et vous dire : Merci.

LOUISE.

C'est étrange, en effet.

JULIEN.

Le hasard est le maître.
Et, bien que j'aie un vif désir de vous connaître,

Peut-être direz-vous : « Passez votre chemin ! »
Et cet instant trop court sera sans lendemain.
Mais vous vous tromperez ; car, dans cette avenue,
Votre voix m'a frappé comme une voix connue.
Et le seul souvenir de son doux timbre d'or
A cette heure m'emplit d'émotion encor.
Je désire l'entendre et qu'elle me confie
Votre nom, le récit de votre simple vie,
Votre chagrin caché, si vous en avez un.
Mais non ! vous me croyez sans doute un importun,
Ou, pis encor, un fat qui cherche une aventure ;
Vous allez me jeter une réponse dure
Et partir, en riant et sans avoir compris
Combien votre rencontre avait pour moi de prix.

LOUISE.

Non, monsieur, je ne suis qu'une très-pauvre fille.
Je me surveille seule et n'ai pas de famille.
Bien que vous m'étonniez, je ne sais pas comment
On repousse quelqu'un qui parle poliment.
Pourquoi me défier ? Votre parole amie
Ne peut pas, je le crois, murmurer l'infamie.
Mais seulement ma vie obscure et sans secret

N'aura, soyez-en sûr, pour vous nul intérêt.
Et puis, que voulez-vous enfin que je vous dise ?

JULIEN.

Mais votre nom d'abord.

LOUISE.

Je m'appelle Louise.
Et vous ?

JULIEN.

Moi, Julien

LOUISE.

Et vous voulez savoir
Vraiment ce que je suis ?

JULIEN.

Oui. Venez vous asseoir
Ici, sur ce vieux banc fait pour la causerie.

LOUISE.

Vous le voulez ? Ce n'est pas une raillerie ?

JULIEN.

Oh! non, parlez. N'est-on pas bien sous ces rameaux?

LOUISE.

Mon histoire? Elle peut se dire en peu de mots.
Je n'ai connu jusqu'à l'avant-dernière année
Que le coin du pays normand où je suis née.
C'est un nid de pêcheurs, un port de vingt bateaux
Qu'à la haute marée on lie à des poteaux;
On y voit l'Océan au bout de chaque rue.
Là, je grandis auprès d'une aïeule bourrue,
Car ma mère était morte à sa fièvre de lait;
Et j'ai couru longtemps nu-pieds sur le galet.
Tous moururent alors, le père avant l'aïeule,
L'homme à la mer, la vieille en pleurant. Toute seule
Au pays, il fallut enfin m'expatrier;
Car je ne pouvais pas y vivre du métier
Qui me nourrit ici : faiseuse de dentelle.
C'est simple, vous voyez. Mon existence est-elle
Capable d'inspirer l'intérêt d'un ami?
La ville a l'ouvrière et le bois la fourmi,
Sans savoir que l'insecte ou l'humble fille existe.
Mais j'aime mon état et je ne suis pas triste.

JULIEN

Et vous gagnez assez pour vivre?

LOUISE.

Il faut si peu!
Mon grenier n'est pas cher, et j'y vois le ciel bleu;
J'y fais de courts festins de fruits et de laitage
Et descends rarement de mon sixième étage.

JULIEN.

Et vous ne vous plaignez jamais de votre sort?

LOUISE.

L'hiver, ce n'est pas gai. Le pot de fleurs est mort.
Je ne vois au lointain, par ma vitre fermée,
Que de gros tuyaux noirs avec de la fumée.
Mais, l'été, j'aperçois les coteaux de Meudon;
Chaque jour, mon rosier donne un frêle bouton,
Et s'il ne fleurit pas, ce n'est pas de ma faute.
Je suis contente alors que ma chambre soit haute,
Car, comme s'il pouvait savoir que je l'attends,
J'ai le premier rayon de soleil du printemps.

Mon toit hospitalier a ses hôtes fidèles,
Et ma chanson se mêle aux cris des hirondelles.

JULIEN.

O travail noble et pur! ô sainte pauvreté!
O charme inconscient de la simplicité!

LOUISE.

Peut-être que la vie a de plus douces heures;
Mais celles du travail me semblent les meilleures.
On est si bien chez soi! La chambrette a bon air
Avec ses quatre murs tendus de papier clair;
Fraîche en juillet, elle est en hiver bien chauffée;
Et, tout le jour, j'y vois, grâce à mes doigts de fée,
Quelque dessin, léger comme des pas d'oiseaux,
Naître sur le métier au bruit gai des fuseaux.

JULIEN.

Bien vrai? Jamais un seul désir involontaire
D'une vie un peu moins intime et solitaire?
Jamais un seul instant d'ennui?

LOUISE

Si! quelquefois.
C'est les jours où je vais seule dans les grands bois

Je mets un bonnet frais, ma robe la plus blanche,
Parce qu'il fait très-doux et que c'est le dimanche.
Je pars pour voir le ciel et pour glaner des fleurs,
Pour entendre la brise et les nids querelleurs,
Pour déjeuner d'un peu de lait dans une ferme,
Parce que voilà trop longtemps que je m'enferme
Et que je veux rentrer, des bouquets plein les mains.
Mais si je croise alors, sur les joyeux chemins,
Les couples d'amoureux qui vont en ribambelle,
Je ne sais plus pourquoi je me suis faite belle.
Si je cueille une fleur au pré, c'est seulement
Par maintien, et mes doigts l'effeuillent tristement.
Mon cœur devient mauvais. J'en veux à la nature
De tant de cris d'oiseaux et de tant de verdure,
Et je rentre au plus tôt, triste, dans mon logis.
Mais ces faiblesses-là, c'est mal, et j'en rougis.
Quelque chose me dit que je ne suis pas faite
Pour l'amour printanier et sa brillante fête;
Et le pressentiment qui n'est jamais trompeur
M'engage à conserver ma sagesse et ma peur.

JULIEN.

Oh! puisque vous avez prononcé la première
Ce mot tout radieux de joie et de lumière,

Puisque de votre cœur il s'échappe, enivré
De libre espace, ainsi qu'un oiseau délivré,
Puisque l'écho des bois, les nids de la ramure,
Tout vous le fait comprendre et tout vous le murmure,
Ce mot que votre voix fait plus pur et plus doux,
Pourquoi donc, adorable enfant, le craignez-vous ?
Ah! si c'était l'amour tel que ces pauvres filles
L'éprouvent dans la folle ivresse des quadrilles,
Dont l'aveu leur est fait par un bouquet donné
Et qui plus vite encor que les fleurs est fané,
Votre candeur aurait bien raison de le craindre.
Il fait mal, et son souffle impur pourrait éteindre
La sereine clarté qui veille dans vos yeux.
Mais il en est un autre innocent et joyeux,
Qui vous attend, qu'il faut que votre cœur connaisse,
Bon comme le ciel bleu, beau comme la jeunesse,
Léger comme un oiseau dans le soleil levant,
Et frais comme un baiser sur le cou d'un enfant!
Quand vous allez rêver, seule, dans la campagne,
C'est l'amour qui vous suit et qui vous accompagne
Et vous fait revenir ainsi pleine d'émoi ;
C'est lui qui, se mettant entre mon livre et moi,
Ce soir, m'a fait errer, triste, sous les étoiles;
C'est lui qui, du feuillage épaississant les voiles,

Guide mystérieux, nous a pris par la main;
Lui qui nous a conduits dans le même chemin;
Lui qui me fait si tendre et qui vous fait si belle;
C'est lui qui nous unit; c'est lui qui nous appelle!

Le jour baisse.

LOUISE.

Pourquoi me tenez-vous ce langage? Ai-je eu tort
De vous croire et d'avoir confiance d'abord?
Ne serrez pas mes mains. Je suis toute troublée.
Que ne me suis-je donc tout de suite en allée,
Lorsque vous m'abordiez avec cet air peureux!

JULIEN.

Oh! ne me quittez pas. Je suis bien malheureux.
Pauvre enfant, laissez-moi votre main; elle tremble!
Vous ai-je dit, depuis que nous sommes ensemble,
Voyons, un mot, un seul, qui pût vous offenser?

LOUISE.

Non, pas un mot, c'est vrai. Mais il faut me laisser.
Il doit être bien tard, cette allée est déserte,
Et je demeure loin...

JULIEN.

Ah! je ne veux pas, certe,
Que vous rentriez seule en ce quartier perdu.
Je vous reconduirai chez vous; c'est entendu.

LOUISE.

Pourtant...

JULIEN.

Mais, maintenant, vous êtes encor lasse;
Tout à l'heure. Voyons! reprenez votre place;
Ayez des sentiments pour moi plus confiants.

LOUISE.

Oh! vous, monsieur, avec ces grands yeux suppliants,
Vous me ferez commettre une grande folie.

JULIEN.

Non, pas ce front boudeur! Vous êtes moins jolie.

LOUISE.

* C'est ainsi.

JULIEN.

Mais de quoi, mignonne, avez-vous peur?

LOUISE.

* Mes regards sont voilés comme d'une vapeur,
* Mon cœur bat... Je ne sais ! mais mes terreurs sont c
* D'un papillon captif qui tremble pour ses ailes.

JULIEN.

Hélas ! ne soyons pas méchante, et bannissons
De nos jeunes esprits la crainte et les soupçons.
S'agit-il entre nous de chasseur et de proie,
Quand cette nuit de fleurs et d'astres nous envoie
Ses plus tièdes parfums et ses plus purs reflets?...
Ah ! si vous le vouliez...

LOUISE.

Eh bien, si je voulais? ..

JULIEN.

Oui, si vous pouviez lire en ces yeux bien sincères,
Enfant, nous unirions gaîment nos deux misères.
D'abord, je le veux bien, nous ne serions qu'amis.
Pas d'amour. Entre nous rien que de très-permis.
Je pourrais embrasser cette main-là; mais gare
A ces ongles mignons, si mon baiser s'égare.

Donc, je serais très-sage et très-respectueux,
C'est dit; mais nous aurions des plaisirs vertueux.
Tenez! Nous passerions ensemble la soirée,
De quelque causerie au hasard inspirée
Reprenant ou laissant s'interrompre le fil;
Vous seriez près de moi, charmante de profil,
Avec vos cheveux blonds frisant près de la tempe
Et là, sous le rayon tamisé de la lampe,
Comme un brave petit ménage d'ouvriers,
Je lirais mon gros livre et vous travailleriez.

LOUISE.

Oh! comme c'est gentil!

JULIEN.

Et puis, chaque semaine,
Comme il faut du repos à la faiblesse humaine,
Bras dessus, bras dessous, nous irons, hors Paris,
Chercher de petits coins bien verts et bien fleuris.
Nous voyez-vous, suivant le bord de la rivière,
Vous, de quelques rubans parée et toute fière,
Et moi, tout à l'orgueil de sentir — ô langueur! —
Votre petite main à côté de mon cœur?
Ah! ce seront alors nos heures les plus douces.

Nous nous ferons des nids bien cachés dans les mousses
J'ornerai vos cheveux avec des liserons;
Et, l'appétit venu, joyeux nous trouverons...

LOUISE.

Dans le petit panier de quoi le satisfaire.

JULIEN.

Enfin, si l'on n'est pas toujours aussi sévère,
Le soir, par les sentiers ténébreux, au retour,
Peut-être on permettra que je parle d'amour.

LOUISE.

Mais observerez-vous la réserve promise?
Vous contenterez-vous de l'amitié permise?
Vous êtes sincère, oui! mais si je voulais bien,
Ici même, à présent, vous exigeriez...

JULIEN.

Rien,
Que l'espoir de bientôt vous revoir.

LOUISE.

Mais, sans doute

JULIEN.

Quand ?

LOUISE.

Lorsque vous voudrez.

JULIEN.

Votre logis?

LOUISE.

La route,
Vous allez la connaître en me reconduisant.
Et puis, nous causerons encor, chemin faisant;
Car je ne suis pas bien convaincue, et j'hésite.

JULIEN.

Bah! dès demain matin, je vous fais ma visite
Et nous arrêterons, comme premier essai,
Le jour d'une partie au bois de Viroflay.

LOUISE.

Donnez-moi votre bras. Je suis toute confuse,
Car mon désir consent, si ma bouche refuse,
Et je me fie à vous entièrement.

JULIEN.

Merci.
Quel est votre chemin, mignonne ?

LOUISE.

Par ici

La voix de l'étudiant chantant dans le lointain :

Quand on n'a plus d'argent,
On écrit à son père
Qui vous répond . Ch'napan,
Tu n'es pas là pour faire
L'amour, l'amour,
La nuit comme le jour,
Et youp, youp, youp, tra la la, etc.

On entend des éclats de rire

LOUISE, *effrayée.*

Mon Dieu, je reconnais ces rires, il me semble.,
Si Lise et Jeanne allaient nous rencontrer ensemble!

JULIEN.

C'est la voix de ce fou ; cela n'est pas douteux

LOUISE.

De grâce allons-nous-en bien vite.

L'étudiant apparaît au fond, donnant le bras aux deux grisettes.

JULIEN, *avec humeur.*

Ah! ce sont eux.

SCÈNE VI.

JULIEN, LOUISE, L'ÉTUDIANT, LES DEUX GRISETTES.

L'ÉTUDIANT, *apercevant Julien et Louise.*

Une femme avec toi ! Sur ma foi ! c'en est une !
Le chaste Julien est en bonne fortune.

PREMIÈRE GRISETTE.

Comment ? Louise avec un jeune homme charmant !

DEUXIÈME GRISETTE.

Voilà ! Mademoiselle attendait son amant.

JULIEN.

Mon cher...

L'ÉTUDIANT.

Mes compliments pour la femme choisie !
Mais entre nous, ami, c'est de l'hypocrisie.

PREMIÈRE GRISETTE.

Et le discours moral qu'elle nous roucoula !

DEUXIÈME GRISETTE.

On ne se moque pas du monde à ce point-là.

L'ÉTUDIANT.

Ne vous irritez pas, idoles de mon âme !
Peut-être brûlent-ils d'une pudique flamme,
Peut-être leur amour, par l'hymen épuré,
Occupera demain le maire et le curé.
Nous devons supposer qu'en ce lieu solitaire,
A cette heure de nuit, ils cherchent un notaire
Mais, comme on semble un peu pressé pour le contrat,
Je m'offre à remplacer l'intègre magistrat,
Et je prends pour vélin, Lise, ton cou de cygne.
— Soyons graves. J'unis les futurs et je signe.

Il embrasse la grisette sur le cou.

JULIEN.

Mon cher, la raillerie est d'un goût fort mauvais ;
Et, si tu veux savoir ici ce que je fais,
Ces dames ont laissé seule mademoiselle
Qui me permet de la reconduire chez elle.
Voilà tout le secret. Brisons là l'entretien.

L'ÉTUDIANT.

Pardieu ! quel caractère effroyable est le tien !
Mais je suis bon enfant. Bonsoir, ami farouche !

PREMIÈRE GRISETTE.

Adieu, fleur d'innocence!

DEUXIÈME GRISETTE.

Adieu, sainte Nitouche!

L'étudiant et les grisettes sortent en riant.

SCÈNE VII.

JULIEN, LOUISE.

La nuit tombe tout à fait. Rayon de lune.

JULIEN.

Eh bien, nous voilà seuls, et l'orage est passé.

LOUISE.

Leur rire m'a fait mal et j'ai le cœur glacé.
Deviendrai-je jamais comme ces pauvres folles!
Et n'ai-je pas eu tort d'écouter vos paroles?
Oh! si vous le pouvez, dites, rassurez-moi,
Car je suis revenue à mon premier effroi,
Et j'ai le cœur rempli d'une angoisse suprême!
Vous n'êtes pas comme eux, oh! n'est-ce pas?

JULIEN, *la baisant au front.*

Je t'aime!



ACTE II.

Le vestibule d'une salle de malades dans un hôpital de Paris, vaste pièce aux murailles grises et nues. Plusieurs portes, à droite et à gauche. Au fond, sur un pan coupé, un peu à gauche, une haute et large fenêtre ouverte laisse pénétrer un rayon de soleil. Au dehors, on aperçoit des toits, des cheminées, le ciel. Devant la fenêtre, un grand fauteuil garni de coussins. Au mur, un christ en bois sculpté.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN AUMONIER, UNE INFIRMIÈRE.

L'AUMÔNIER.

Ainsi la pauvre femme a mal passé la nuit!

L'INFIRMIÈRE.

On n'a pas fermé l'œil tant elle a fait de bruit.
Avec sa grosse toux elle nous assassine;

Tout le monde s'en plaint dans la salle voicine.
Enfin elle est entrée hier à l'hôpital,
Mais pour n'y pas rester bien longtemps . c'est fatal.
On ne peut aller loin avec cette toux creuse.
Elle en a pour deux jours au plus.

L'AUMÔNIER.

La malheureuse !
Comme vous en parlez !

L'INFIRMIÈRE.

Eh ! monsieur l'aumônier,
Vous êtes un cœur d'or ; on ne peut le nier.
Mais, pour ces êtres-là, je suis froide, et pour cause.

L'AUMÔNIER.

Et pourquoi donc, grand Dieu ?

L'INFIRMIÈRE.

C'est une pas grand'chose,
Voyez-vous ? Ça nous vient droit du quartier Latin
Mourir à l'hôpital en robe de satin.
Et j'ai peu de pitié pour ces filles maudites.

L'AUMÔNIER.

Allons! vous êtes moins dure que vous ne dites :
Et ce large fauteuil, tout prêt pour son réveil,
Que vous-même avez mis devant ce bon soleil
Et garni de moelleux oreillers, en témoigne.

L'INFIRMIÈRE.

Mais non. Je suis ici pour soigner, et je soigne.
Voilà tout.

L'AUMÔNIER.

Sachez donc qu'elle a beaucoup souffert,
Que moi-même ai reçu le repentir offert
Par cette âme égarée au ciel qui lui pardonne:
Et pour elle soyez ce que vous êtes, bonne.

L'INFIRMIÈRE.

Je le ferai pour vous, monsieur l'abbé.

L'AUMÔNIER

Merci.
Et notre cher docteur n'est pas encore ici?

L'INFIRMIÈRE.

Non. C'est pourtant bientôt l'heure de sa visite.
Il ne peut pas tarder.

L'AUMÔNIER.

Avertissez-moi vite
Quand il arrivera; car s'il pouvait la voir
Et me dire qu'il reste encore un peu d'espoir ..

L'INFIRMIÈRE.

A propos du docteur, vous savez la nouvelle?

L'AUMÔNIER

Moi? non; j'ignore tout.

L'INFIRMIÈRE.

Elle est pourtant fort belle
Pour lui, monsieur l'abbé, car il obtient la main
D'une noble héritière au faubourg Saint-Germain.

L'AUMÔNIER.

Vraiment?

L'INFIRMIÈRE

Tout, à la fois : beauté, grand nom, richess
La mère se mourait, une vieille duchesse!
On mande le docteur, il sauve la maman,
Et la fille l'adore. Enfin un vrai roman.
C'est comme s'il avait attrapé le quaterne
Le docteur, que j'ai vu, quand il était interne,
Porter des pantalons rapiécés aux genoux
Et me faire acheter des dîners de six sous
Qu'il mangeait dans ce vieux fauteuil, le sybarite!

L'AUMÔNIER

Quel que soit son bonheur présent, il le mérite,
Et bien qu'il m'ait encor taquiné quelque peu,
L'autre jour, sur ce qu'il appelle mon bon Dieu,
Et que son athéisme horrible m'épouvante...

L'INFIRMIÈRE.

Le voilà justement qui vient. Votre servante.

Elle sort.

SCÈNE II.

L'AUMONIER, JULIEN.

Julien entre ; il est vieilli d'une douzaine d'années. La tenue du médecin professeur. Tout en noir. Une rosette à la boutonnière.

JULIEN.

Bonjour, l'abbé.

L'AUMÔNIER, *lui serrant la main.*

Docteur, avez-vous un moment ?

JULIEN.

Pour vous, toujours.

L'AUMÔNIER.

Je veux vous parler simplement
D'une pauvre malade à qui je m'intéresse.

JULIEN, *gaiement.*

Tout ce que vous voudrez ; je suis dans l'allégresse.
Je vous accorderais, tant je vois tout en beau,

Que Lazare a vraiment surgi de son tombeau,
Et tous les étonnants miracles de la Bible.

L'AUMÔNIER.

Voulez-vous bien vous taire, impie incorrigible
Pour l'instant, il s'agit tout bonnement de voir
La malade que j'ai confessée hier au soir.
C'est une pauvre femme, hélas! bien éprouvée
Je doute qu'elle puisse encore être sauvée.
Mais vous êtes sorcier

JULIEN.

Bien, mon cher ennemi.
Je la verrai, sitôt mon service fini.
Un quart d'heure, le temps de faire ma visite.

L'AUMÔNIER.

Un mot encore. Il faut que je vous félicite,
Car je sais le bonheur qui vous est destiné
Et dont le jour approche.

JULIEN

Oh! rien n'est terminé;
Et, comme on dit, ce n'est encore qu'un beau rêve.

L'AUMÔNIER.

Alors je prierai donc le ciel pour qu'il s'achève;
Car vous êtes humain, bon, loyal, généreux;
Personne plus que vous n'est digne d'être heureux...
Et puis je vous prédis une autre récompense,
Si vous vous mariez.

JULIEN.

Et laquelle?

L'AUMÔNIER.

Je pense
Que si vous pouvez voir jamais un pur enfant,
Le vôtre, entre les bras de sa mère, élevant
Vers ce que vous niez sa prière mystique,
Vous sentirez le trouble en votre cœur sceptique
Et que vous songerez au Dieu sublime et doux
Qui prenait les petits enfants sur ses genoux.

JULIEN.

Bravo, mon cher abbé! Bonne raison de prêtre.
Et vous croyez que c'est une preuve peut-être
Du Dieu dont nous doutons depuis la mort d'Abel?

Mais je n'ai pas trouvé l'âme sous mon scalpel,
Et je n'ai constaté dans la nature entière
Que deux faits positifs : la force et la matière.
Le monde n'est pour moi — si vous le trouvez bon —
Qu'un peu d'eau — voilà tout — et qu'un peu de charbon
En un mot, la raison est reine, l'homme libre,
Et le bien et le mal en parfait équilibre.

L'AUMÔNIER.

C'est affreux! Si je veux encor vous convertir...

JULIEN.

C'est vrai, mon pauvre ami; vous êtes mon martyr,
Et ma vieille amitié n'est pas assez clémente;
Mais je vous aime, allez, comme je vous tourmente.

L'AUMÔNIER, *un peu fâché.*

On peut lire à peu près cela dans Salomon.

JULIEN.

Bah! je ne gênerai jamais votre sermon.
Je le disais encore, à notre académie,
Que la religion n'est pas notre ennemie.
Nous ne vaincrons jamais la mort, certainement,

Mais nous aidons tous deux à mourir doucement.
Voilà ! Quant à la vie éternelle, mystère.

L'AUMÔNIER.

Cependant..

JULIEN.

A tantôt, l'abbé J'ai lu Voltaire.

SCENE III

L'AUMONIER.

Un immense savoir! une grande bonté!
Un dévoûment! . C'est un miracle, en vérité,
Qu'il n'en soit pas cent fois devenu la victime.
Au dernier choléra, cet homme fut sublime.
Mais quand je cours à lui pour lui serrer la main,
Il me jette un blasphème. O vieil orgueil humain!

SCÈNE IV.

L'AUMONIER,
LOUISE, L'INFIRMIÈRE.

Louise entre, soutenue par l'infirmière. Elle est affreusement pâle, brisée par la maladie; ses cheveux sont en désordre; elle porte le grossier peignoir de drap gris des hôpitaux

L'INFIRMIÈRE, *à Louise.*

Venez jusqu'au soleil. Là, devant la croisée.
Ce fauteuil vous attend.

LOUISE, *assise.*

Je suis bien épuisée.
— Merci, ma bonne dame. — Et je ne croyais pas
Avoir la force encor de faire ces vingt pas.
A l'aumônier qui s'approche.
Ah! vous voilà, monsieur l'abbé, je suis bien aise
De vous voir.

L'AUMÔNIER.

Cette nuit a donc été mauvaise ?

Louise fait signe que oui.

Bientôt vous irez mieux, mon enfant, j'en suis sûr.
Voyez. C'est le printemps.

LOUISE.

Oui, ce ciel est très-pur,
Et ce soleil de mars est bon. Je me rappelle
Une autre matinée aussi fraîche, aussi belle,
Où le vent printanier soufflait dans mes rubans.
J'étais au Luxembourg, m'asseyant sur les bancs,
Regardant les enfants s'amuser et les cygnes
Sur l'onde du bassin tracer de douces lignes.
— C'est quatre mois après ce jour qu'il s'en alla.
Je l'attendais .. J'ai tort de penser à cela.

L'AUMÔNIER.

Songez à vous soigner et ne soyez pas triste.
Vous allez voir un homme à qui rien ne résiste,
Un médecin fameux qui vous guérira bien.

L'INFIRMIÈRE.

Voyons, désirez-vous quelque chose ?

LOUISE.

Non, rien.
Mais ne m'en veuillez pas surtout, si je refuse.
On est ici trop bon pour moi, j'en suis confuse.

L'AUMÔNIER.

J'y pense : le public n'est admis au parloir
Que certains jours ; mais, si vous voulez recevoir
Quelqu'un de vos amis ou de votre famille,
C'est bien simple, je fais dire un mot à la grille,
Et, si l'on vous demande, alors on entrera.

LOUISE.

Merci, monsieur l'abbé, personne ne viendra.

L'AUMÔNIER.

Ah! ce manque d'espoir en Dieu me désespère.
Vous abandonne-t-il?

LOUISE.

Excusez-moi, mon père.
Pour vous je suis injuste et méchante. Pardon.
C'est vrai : je ne meurs pas ici dans l'abandon,

C'est vrai : vous ne touchez à la pauvre étrangère
Qu'avec l'attention délicate et légère
Que j'avais autrefois pour mon petit oiseau;
Et mon lit d'agonie est doux comme un berceau.

L'AUMÔNIER.

Mais qui vous parle donc de mort?

LOUISE.

Mon espérance!
Car je sens que, prenant en pitié ma souffrance,
Dieu m'accorde une fin paisible et sans effort
Et que je vais partir comme un enfant s'endort.

L'AUMÔNIER.

Je ne sais plus que faire, hélas!

L'INFIRMIÈRE, *bas à l'aumônier.*

Elle divague.

LOUISE.

Ah! madame, gardez cette petite bague.
C'est mon dernier bijou ; je n'y dois plus tenir.
— A vous je n'ose pas laisser un souvenir,
Monsieur l'abbé.

L'AUMÔNIER.

Voyons, ma pauvre enfant, de grâce
Ne parlez pas ainsi.

LOUISE

Dieu ! comme je suis lasse !

Elle s'affaisse dans le fauteuil et paraît s'assoupir.

SCÈNE V.

L'AUMONIER,
LOUISE, L'INFIRMIÈRE, JULIEN.

JULIEN, *à l'aumônier.*

Ma tournée est finie ; ils se portent bien tous ;
Et me voici.

L'AUMÔNIER.

Docteur, qu'on a besoin de vous !
La malade se frappe et se démoralise.
Venez vite, venez.

JULIEN, *s'approchant du fauteuil.*

Voyons cela. — Louise !...

LOUISE, *ouvrant les yeux et le reconnaissant.*

Julien ! Julien ! oh ! que cela fait mal !

JULIEN.

Louise, est-ce bien toi ? toi, dans cet hôpital !

Qu'il faut que je retrouve et que je reconnaisse ?
Toi, sans asile ! toi, mourante ! Oh ! ma jeunesse !

A l'aumônier et à l'infirmière.

Sortez ! sortez ! il faut que je lui parle seul.

L'aumônier sort emmenant l'infirmière et lui recommandant d'un geste la discrétion.

SCÈNE VI.

LOUISE, JULIEN.

LOUISE.

O Julien, dis-leur d'apporter mon linceul.
J'aurais peut-être encor pu vivre une journée :
Mais, puisque cette joie amère m'est donnée
De souffrir devant toi mes dernières douleurs,
La fin viendra plus vite; et je sens que je meurs.

JULIEN.

Ainsi donc ce n'est pas un cauchemar. Mon crime
C'est toi qui le punis. O Louise, ô victime!
Je sens qu'il est trop tard pour demander pardon
De ma fuite égoïste et de ton abandon.
* Je vois bien que leur œuvre effroyable est finie,
* Que ma trahison seule a fait ton agonie,
* Que c'est le châtiment enfin qu'il faut subir
* De mon premier amour par ton dernier soupir!

A part, et s'éloignant de Louise à demi évanouie.

Ah! je la reconnais, l'affreuse maladie.

Depuis assez longtemps je veille et j'étudie,
Horreur! pour en trouver le stigmate certain
Dans ces yeux autrefois bleus comme le matin
Et maintenant éteints ou pâlis par les fièvres,
Et pour voir sur ce front, sur ces mains, sur ces lèvres,
Partout où mon baiser s'appuya le plus fort,
Monstrueuse ironie! apparaître la mort.

Il s'approche de Louise.

— Mais je peux te sauver, ou ma science est vaine.

LOUISE.

Une douleur de plus! Je te fais de la peine!
Et moi qui ne gardais, hélas! qu'en le craignant,
L'espoir de cet adieu si tendre et si poignant,
Voici que le destin implacable m'oblige
A te voir malheureux du malheur qui m'afflige.

JULIEN.

Tu ne me maudis pas, ce n'est point une erreur,
Et tu peux me revoir, Louise, sans horreur?
Je puis toucher ta main sans qu'elle me repousse?
Et ces yeux toujours bons, cette voix toujours douce,
Sont pour moi comme au temps de nos jeunes amours!

LOUISE.

Mais tu ne vois donc pas que je t'aime toujours?

JULIEN.

Ah! c'est le dernier coup que cet aveu m'envoie.
Tu souffres?

LOUISE.

C'est d'amour.

JULIEN.

Tu pleures?

LOUISE.

C'est de joie.

JULIEN.

Quoi! tu m'aimes encore! et douze ans ont passé
Sans que mon souvenir soit enfin effacé!

LOUISE.

Ne parle plus. Je suis si faible! et l'harmonie
De ta voix qui me donne une ivresse infinie,
Trop tendre, abrégerait mes suprêmes instants;
Et pour te voir je veux vivre un peu plus longtemps

JULIEN.

Tu vivras!

LOUISE.

Je me sens mourir. Cela t'étonne!
C'est le pressentiment d'une rose à l'automne.
Et si j'avais douté qu'il fût pour moi si tard,
Ami, je l'aurais lu dans ton premier regard.

JULIEN.

Non, je te sauverai!

LOUISE.

Donne-moi tes mains, donne.
A mes pieds, je t'en prie, et même je l'ordonne;
Ainsi, comme jadis, tu te souviens? je veux
Une dernière fois respirer tes cheveux.

JULIEN, *à genoux.*

Louise!

LOUISE.

Je revois l'existence passée.
Dis, te rappelles-tu? lorsque j'étais forcée,
Pour terminer à temps un travail commandé,

De dérober ma bouche au baiser demandé
Qui, ne pouvant atteindre à ma tête penchante,
S'égarait sur ma main en murmurant : Méchante!
— Toi, tu n'as pas changé. Ta pâleur te va bien.—
Pourquoi m'as-tu quittée, ô mon doux Julien?

JULIEN, *se relevant.*

Hélas!

LOUISE.

Je vois encor la cour des diligences,
Le jour où tu devais t'en aller en vacances.
Qu'il fait mal, le départ avec ses bruits joyeux,
Et qu'ils sont déchirants, le baiser des adieux
Et le lointain signal du mouchoir qu'on agite!
Oh! comme j'ai pleuré, seule dans notre gîte!
Comme j'ai regardé l'arbuste avec douleur
Où ta main avait pris une dernière fleur!
Et cependant mes yeux s'éclairaient d'un sourire
Quand je disais tout bas : Il va bientôt m'écrire.
Ma peine et mon espoir, mes pleurs et mes projets,
Ingrat ami, j'ai cru que tu les partageais
J'attendais, confiante. Il fallut me remettre
Au travail. Huit longs jours passèrent. Pas de lettre.
Je songeais : C'est très-mal; j'aurais écrit plus tôt

Huit jours encore, et puis huit autres. Pas un mot !
Et mon âme connut le doute affreux qui ronge.
Pourtant je ne voulais pas croire à ton mensonge;
Mais, seulement trois mois plus tard, lorsque j'appris
Par un de nos voisins ton retour à Paris,
Sans me voir, Julien, la douleur fut trop forte;
Et c'est depuis ce jour, vois-tu, que je suis morte.

JULIEN.

Eh bien donc, sache tout. Le dernier champ vendu,
Mon père ruiné, parlant de temps perdu,
D'amourette à Paris, mon père qui m'accuse,
Mon vieux père sans pain ! C'est pourtant une excuse
Il fallut lui jurer alors de conquérir
Ce titre qui devait le sauver, le nourrir,
De te fuir, de marcher à mon but sans relâche.

LOUISE.

Pourquoi ne m'as-tu pas tout dit ?

JULIEN.

Ah ! j'étais lâche.
Voilà. J'ai bien souvent lutté, pris le chemin
De ton logis, et puis je disais : Non ! demain.

T'écrire, te revoir, oh! rien qu'une minute,
Ma Louise, c'était succomber dans la lutte,
Et par ce dur tourment mon cœur martyrisé
N'a pas voulu d'abord et puis n'a plus osé.

LOUISE.

Oh! j'avais bien prévu ma rivale, l'étude.

JULIEN.

Va! je souffrais aussi, moi, dans ma solitude,
Et, dans les courts instants à mon travail volés,
J'allais revoir les lieux où nous étions allés.

LOUISE.

Dis-tu vrai?

JULIEN.

Tu sais bien, au bout de la presqu'île,
Au Bas-Meudon?

LOUISE.

Comment, la tonnelle tranquille,
Au bord du fleuve, avec la vieille table en bois?

JULIEN.

Mais oui.

LOUISE.

Tu l'as revue ?

JULIEN.

Hélas ! combien de fois
Ma promenade s'est à son ombre arrêtée !

LOUISE.

Et moi, combien de fois je m'y suis accoudée !

JULIEN.

Sans qu'à nous rencontrer nous ayons réussi !

LOUISE.

Tu vois bien. Le destin était dans tout ceci.
Mais ne l'accusons pas : sa justice est plus haute,
Et ma punition est égale à ma faute.

JULIEN.

Quelle faute ? ton pauvre et triste amour pour moi ?

LOUISE.

Oh ! ne m'oblige pas à rougir devant toi.

JULIEN.

Rougir?

LOUISE.

Tu ne connais qu'une heure dans ma vie;
Ne m'interroge pas sur ce qui l'a suivie.

JULIEN.

Que dis-tu? Mais je vois des larmes dans tes yeux.
Louise, dis-moi tout; parle, cela vaut mieux.
Rien entre nous. Fais-moi ton aveu tout de suite;
Et, si profond que soit l'abîme où t'a conduite
Mon amour, et dussé-je en t'écoutant mourir,
Montre-moi ta douleur, j'ai besoin d'en souffrir.

LOUISE.

Ah! je ne puis...

JULIEN.

Où donc t'ai-je précipitée?

LOUISE.

Mon pauvre Julien, pourquoi m'as-tu quittée?
Pourquoi m'as-tu livrée à moi même, oh! pourquoi?
Car si j'avais tout su, pour ton bonheur à toi,

Eh bien, je me serais doucement éloignée,
J'aurais repris ma vie obscure et résignée
Et je n'aurais jamais, comme tu vas le voir,
Écouté le mauvais conseil du désespoir.

JULIEN.

Quel conseil?

LOUISE.

Tout entière à ma peine secrète,
Je ne travaillais plus, dans la chère chambrette,
Comme autrefois. Mes yeux de larmes obscurcis,
Pour regarder la place où tu t'étais assis,
Abandonnaient toujours la besogne attendue.
Alors j'allais errer, dans mon rêve perdue,
Par le faubourg. J'étais très-pauvre, mais enfin
J'avais le cœur si gros que je n'avais plus faim.
Or c'est vers ce temps-là que, marchant sous les branches,
Par une nuit de mai pleine d'étoiles blanches,
Un ancien souvenir bien cruel m'a montré
Ce bal, au seuil duquel je t'avais rencontré.

JULIEN.

J'ai peur de deviner. Ah! malheureuse!

LOUISE

Écoute!
Ce bal, dont autrefois tu me fermas la route,
Ce bal, c'était pour moi l'oubli, l'enivrement..
Tu frémis Je te fais horreur en ce moment.
Tu n'oses regarder dans ma vie inconnue.
Tu vois ce que je suis loin de toi devenue!
A tes lèvres je sens monter le mot brutal
Et tu comprends pourquoi je meurs à l'hôpital!

JULIEN.

Arrête!

LOUISE

Ne crains pas que je te les raconte,
Ces jours où j'ai connu la misère et la honte.
* D'ailleurs je n'ai gardé qu'un souvenir confus
* De ce monde odieux et de ce que j'y fus.
* Elle ne pense plus, la pauvre fleur séchée,
* Au tourbillon qui l'a de sa tige arrachée.
Non! tout ce que je veux dire de cet enfer,
C'est qu'il me dévorait et c'est que, chaque hiver,
Je m'y sentais plus faible et plus exténuée,
Et qu'il avait cela de bon qu'il m'a tuée.

JULIEN.

Ainsi voilà mon œuvre, et je t'entends crier
De douleur, et c'est moi qui suis ton meurtrier!...

LOUISE.

C'est la fatalité. Pourquoi gémir contre elle,
Mon Julien? la chose est toute naturelle.
Et, lorsque nous prenons un amoureux, pourquoi
Choisir les jeunes gens nés dans ton monde à toi?
Ils ont un avenir, un nom, une famille,
Un devoir; et tant pis si quelque pauvre fille,
Au lieu de rester sage et de se marier,
Comme elle le devrait, avec un ouvrier,
A voulu se montrer à leurs bras, les dimanches,
Parce qu'ils sont bien mis et qu'ils ont les mains blanches.
— On s'aime tout d'abord, franchement, sans détour,
Se croyant l'un et l'autre égaux devant l'amour.
Qu'importe aux jeunes cœurs ce que demain prépare
Cela dure un printemps; et puis, on se sépare
Un jour, en maudissant quelque père irrité;
Et, tristement, chacun s'en va de son côté.
Vous oubliez alors, du moins c'est l'habitude.
Vingt raisons pour cela : l'ambition, l'étude,

La morale du monde aux faciles pardons ;
Mais, lorsque vous montez, hélas ! nous descendons.
* L'avenir a pour vous des jours longs et prospères
* Vous pouvez devenir des époux et des pères,
* — Qui sait ? peut-être es-tu toi-même marié ? —
* Et si l'ancien parfum de l'amour oublié
* Revient, vous rougissez en cachant un sourire.
* Et nous, pendant ce temps !... Oh ! tiens, je veux te dire,
* Si le sort eût vraiment voulu nous éprouver,
* Comment nous aurions pu pourtant nous retrouver.
* — Écoute. Dans mes jours de vice et d'infamies
* Une de celles-là que nous nommons amies
* S'avilit et tomba tellement qu'elle était
* A la merci d'un homme affreux qui la battait.
* Un soir, dans leur taudis, après une querelle,
* Comme ce scélérat levait la main sur elle,
* Elle prit un couteau qui traînait et frappa.
* Bien qu'atteint près du cœur, cet homme en réchappa ;
* Mais la femme, qu'on prit, dut paraître en justice.
* — Faut-il que le malheur ainsi s'appesantisse
* Sur ceux qu'il a déjà si longtemps poursuivis ! —
* Cet homme en noir, assis sous le blanc crucifix,
* Avec la toque au front et l'hermine à l'épaule,
* Celui qu'elle aperçut en sortant de la geôle,

* Ce juge qui devait fixer son châtiment,
* C'était son séducteur et son premier amant!

JULIEN.

* C'est horrible!

LOUISE.

* Je suis au fond du précipice
* Comme elle ; mais, du moins, je ne meurs qu'à l'hospi

JULIEN.

* Tais-toi! Ne trace plus ces tableaux révoltants!
* Non, tout n'est pas perdu. Je te retrouve à temps.
Oublie, ô mon amour, la misère passée.
Je sauverai ta vie, encore menacée ;
Mais je suis très-savant, j'ai toujours réussi.
Tu verras Dès ce soir je t'emmène d'ici.
Oui ! te voilà bien lasse et bien faible, sans doute ;
Mais sois tranquille, va, nous brûlerons la route.
Oh! la chaude berline où tu t'endormiras,
Comme un pauvre petit enfant, entre mes bras!
Dans le temps d'un baiser nous ferons une lieue,
Nous irons, nous courrons vers la grande mer bleue,
Vers l'azur éternel, vers le midi doré,
Où la vie elle-même est dans l'air respiré ; .

Et tu t'éveilleras au soleil, dans les roses !
Tu m'entends bien ?

LOUISE.

Merci de me dire ces choses.
C'est bien toi, toujours bon.

JULIEN.

Ce regard attendri,
Ce sourire... Ah ! ton mal est à moitié guéri.

LOUISE.

* Non. Mais je partirai, vois-tu, plus apaisée.

JULIEN.

* Tu vivras !

LOUISE.

Cet effort suprême m'a brisée,
* Et je sens que mon âme a rompu son lien.
* Le moment est venu. D'ailleurs, tu le vois bien.

JULIEN.

* Louise !

LOUISE.

Après l'aveu que j'ai fait tout à l'heure,
* Tu comprends bien aussi qu'il vaut mieux que je meure

JULIEN.

* Non, tu me resteras. Je serais trop puni.
* Par le premier baiser vibrant dans l'infini
* Mon âme est pour jamais à la tienne liée,
* Louise! et je ne t'ai pas une heure oubliée.
* Et je te sauverai, je le veux, je le dois!
* Et je t'aime toujours! — On n'aime qu'une fois.

LOUISE, *s'affaiblissant de plus en plus.*

Oh! ne me berce pas de ce rêve impossible
Et laisse-moi jouir du bonheur indicible
D'avoir auprès de toi retrouvé mon amour
Aussi naïf, aussi tendre qu'au premier jour,
De passer à ton cou mes bras et de te rendre,
En face de la mort qui bientôt va me prendre
Et des anges du ciel qui me pardonneront,
Ce baiser, le premier que tu mis à mon front.

JULIEN.

Tu te meurs! O remords! ô torture insensée.

LOUISE.

Approche... Encor plus près... Je suis trop oppressée..
Mes regards sont troublés... N'est-ce pas? C'est la fin?
Hélas! j'ai tant souffert et de honte et de faim
Qu'il me semble à présent que le repos commence
Et que le ciel me donne un gage de clémence,
Alors qu'il me permet de te dire à demain.
Et d'expirer avec tes larmes sur ma main.
— Mais cette émotion pourtant était trop forte. —
Julien!...

JULIEN.

Mon amie!

LOUISE, *d'une voix éteinte.*

Au revoir!

Elle rend le dernier soupir.

JULIEN, *dans un grand cri.*

Elle est morte!

SCÈNE VII.

LOUISE, *morte,* JULIEN,
L'AUMONIER.

L'AUMÔNIER, *entrant rapidement.*

Vous appelez ?

Il aperçoit le cadavre de Louise.

Hélas !

JULIEN.

Ah ! c'est toi, prêtre ! Eh bien,
Écoute. Cette femme avait le cœur chrétien
Et son dernier soupir a parlé d'espérance ;
Et moi, qui suis le seul auteur de sa souffrance,
Oui, moi, qui l'ai réduite à mourir dans ce lieu,
Je viens te demander, prêtre, s'il est un Dieu,
Qui, lorsque le remords aura puni le crime,
Laissera le bourreau jugé par sa victime ;
Je viens te demander s'il est un paradis
Où les élus pourront absoudre les maudits,
Où seront pardonnés, au delà de la tombe

Et pour l'éternité, l'aigle par la colombe,
Le tigre par l'agneau, les méchants par les bons.
Je viens te demander cela, prêtre, réponds;
Car le bourreau, c'est moi; la victime, c'est elle!

L'AUMÔNIER.

Il est un Dieu, mon fils, et l'âme est immortelle.

Julien tombe à genoux devant Louise morte; l'aumônier lève une main vers le ciel.



NOTA. — Les vers marqués d'un *astérisque* peuvent être supprimés à la représentation.

LES BIJOUX

DE LA

DÉLIVRANCE



LES BIJOUX

DE LA

DÉLIVRANCE

Un élégant boudoir, très-éclairé. Une femme du monde, en toilette de bal, décolletée et couverte de bijoux précieux, est assise à son miroir. Auprès d'elle, un écrin vide, ouvert.

Un bal! Enfin! je vais au bal comme naguère.
On ne pouvait pourtant faire toujours la guerre,
Souffrir la faim, le froid, et tirer le canon.
Mais ce que je dis là, c'est peut-être mal? Non,
Car j'ai rempli, pendant l'invasion prussienne,
Mon devoir de Française et de Parisienne.
J'allais à l'ambulance et portais le brassard.

Ces mains, qui ne savaient que jouer du Mozart,
Jetant leurs gants, bravant l'hiver et les gerçures,
Ont fait de la charpie et pansé des blessures.
J'étais à Champigny ; j'étais à Buzenval,
Comme un soldat.— Et puis, voyons! un petit bal
De famille, une franche et bonne sauterie,
Cela n'offense pas le deuil de la patrie.
Elle est femme, après tout; elle doit bien penser
Qu'on ne peut vivre ainsi deux hivers sans danser,
Que, depuis dix-huit mois bientôt, j'ai dû proscrire
La plus simple toilette et le moindre sourire,
Et que, n'ayant pas pu remettre mes bijoux,
J'étais comme un enfant privé de ses joujoux.

Se regardant au miroir.

Qu'ils sont beaux! ce collier et ces pendants d'oreilles
N'avaient jamais jeté d'étincelles pareilles.
Ce nœud de diamants brille comme il le doit,
Et cet anneau trop lourd fait bien au petit doigt.
J'aime sur mes bras purs, sur mes épaules fières,
La douce pesanteur des métaux et des pierres,
Qui pour un roi captif seraient une rançon
Et dont le froid contact donne un léger frisson.
Neuf heures, tout au plus! et je suis déjà prête.
Je me faisais ce soir une si grande fête

De resplendir parmi les bijoux et les ors,
Que j'ai voulu revoir plus vite ces trésors,
Passer, seule avec eux, une heure clandestine,
Et que j'ai savouré cette joie enfantine
De délivrer plus tôt mon écrin prisonnier.
— Allons, il faut attendre encor.

Un silence.

L'hiver dernier,
— Pourquoi donc ce fatal souvenir que j'évoque ? —
Juste à l'heure qu'il est, juste à la même époque,
J'étais auprès du lit d'un malheureux blessé.
— Mon Dieu, comme le temps a donc vite passé ! —
C'était un paysan, un soldat de la ligne ;
Et je verrai toujours son air qui se résigne,
Quand le front du docteur, tout à coup embruni,
Lui laissa deviner que c'était bien fini.
Plus tard, quand l'aumônier vint vers le grabataire,
Il fit avec la main le salut militaire,
Et ce héros naïf, hier gardeur de troupeau,
Rendit à Dieu l'honneur que l'on rend au drapeau ;
Je le veillai pendant cette nuit, la dernière.
Le pauvre enfant me dit alors, à sa manière,
Qu'un souvenir, un seul, au moment de mourir,
Le faisait encor plus cruellement souffrir ;

Qu'avant d'être enrôlé pour l'horrible campagne,
Il avait dû laisser ses parents, en Champagne,
Avec les Allemands qui s'installaient là-bas,
Et qu'il savait trop bien qu'ils ne s'en iraient pas
De sitôt, ces damnés oppresseurs de provinces.
— Oh! je vois se serrer encor ses lèvres minces,
Je vois encor ses yeux ardents, son poing crispé,
Alors qu'il me parlait du pays occupé.
Il me disait, avec des sanglots et des larmes,
Le village encombré de chars, de faisceaux d'armes,
Et, bien que ruiné déjà plus qu'à demi,
Traité, malgré la paix, en pays ennemi;
La misère, déjà si dure, encore accrue;
Les piquets de uhlans galopant dans la rue;
Chaque maison ayant son soldat à loger,
Un soudard qui vient là dormir, boire, manger,
Étriller son cheval, poursuivre les fillettes,
Fumer sa pipe au nez des mères inquiètes,
Et parfois, sur le seuil, en chantant ses succès,
Fourbir son sabre encor rouillé de sang français.
— Oui, ce pauvre soldat, qui ne savait pas lire,
Devint presque éloquent alors dans son délire;
Car il crut voir, devant son foyer qu'on orna
D'une image où sont peints les vainqueurs d'Iéna,

Un cercle d'Allemands chauffant leurs bottes noires
Et se moquant tout haut de nos vieilles victoires;
Et, derrière eux, debout et le front découvert,
L'aïeul en cheveux blancs, soldat de Champaubert,
L'aïeul qui, dans huit jours, sera mort de souffrance
Et qui verse aux tailleurs maudits le vin de France!

Jamais le souvenir de ce mort inconnu
Avec autant d'émoi ne m'était revenu;
Et le rêve est profond dans lequel il me plonge.
C'est qu'il avait raison, cet homme, et que je songe
Qu'ils sont restés là-bas et resteront encor
Jusqu'à ce que la France ait sué tout son or!
De l'or? Il en faut tant!

Elle lève les yeux sur son miroir et fait un geste d'étonnement.

Mais comme je suis belle!
Comme je suis parée! Ah! oui, je me rappelle.
Je vais au bal!

Avec amertume.

Au bal! Et pendant ce temps-là,
Oui, pendant que je mets ma robe de gala,
Pendant que je courrai, fière de ma parure,
Dans le coupé qu'emplit un parfum de fourrure,

Vers la joie et l'éclat du bal éblouissant,
Là-bas, dans le pays esclave et frémissant,
La patrouille nocturne, errant parmi les ombres,
Sonne le couvre-feu dans les villages sombres;
Et le soldat français, la rage dans le cœur,
Doit, sur le chemin noir, saluer son vainqueur.
Je reste.

Mais, vraiment, n'ai-je pas mieux à faire?
Ai-je pour ma faiblesse un cœur assez sévère?
Non! le spectre apparu du pauvre moribond
Veut savoir si bientôt les étrangers s'en vont;
Il veut savoir si c'est déjà la délivrance,
Pour qu'en allant au bal, une femme de France
De ce luxe massif surcharge sa beauté;
Et ce soldat demande avec sévérité,
En me montrant le sang de sa poitrine ouverte,
A quoi peut bien servir l'or dont je suis couverte

Cette inspiration me dicte mon devoir.

Elle remet à la hâte les bijoux dans leur écrin.

Rentrez dans cet écrin. Je ne veux plus vous voir
Inutiles bijoux, vous pesez à mes charmes.
O perles, consolez vos sœurs qui sont les larmes.
Allez, joyaux! allez, topazes et rubis!

Vous pouvez mettre un terme à tant d'affronts subis.
Pour quelques libres pas sur la terre natale,
Que vaut cette améthyste et que vaut cette opale?
A quoi cet anneau d'or peut-il encor servir ?
Une simple émeraude, un unique saphir
Rend à l'humble hameau ses gaîtés familières,
Et ce seul diamant délivre vingt chaumières.

— Et maintenant, j'irai dans ce bal, oui, j'irai,
Forte de ma misère et de mon deuil sacré.
France! j'apparaîtrai, comme toi, pauvre et belle;
Et, si l'on est surpris de la mode nouvelle,
Je dirai seulement à ce monde étonné :
— Le pays demandait de l'or, j'en ai donné.





TABLE

—



IMPRIMÉ

PAR CHARLES UNSINGER

POUR

ALPH. LEMERRE, ÉDITEUR

PARIS

